

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 34.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, à la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 19 AOUT 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif : il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

Un homme dont l'expérience et les talents sont indiscutables, nous communique le travail important qui suit :

Après le concert de félicitations et les prophéties qu'on vient d'entendre sur le rôle de la race française en Canada et sur sa mission providentielle, décrite en termes si éloquents par le juge Routhier et les autres orateurs à la fête du 24 juin dernier, nous croyons qu'il est utile, pour ramener l'opinion dans le vrai et pour éviter de se laisser entraîner à des sentiments de vanité et d'orgueil ou de satisfaction et d'indifférence, de donner, d'après le recensement de 1871, la situation exacte du pays, comparativement à la province d'Ontario.

A juger d'après les discours prononcés, la providence s'est spécialement chargée de diriger les événements dans notre intérêt, et tout ce qu'il était possible de faire a été fait et bien fait. Il n'y a pas jusqu'à l'émigration de la partie la plus vigoureuse et active de notre population n'ait été proclamée comme mission divine justifiée par l'Ancien Testament.

Pour nous, il semble qu'il y a plus d'analogie dans l'émigration des enfants d'Israël en Egypte pour faire de la brique pour les Pharaons, en punition de leurs fentes, et leur retour au pays de Canaan après leur expiation.

L'analyse que nous publions des ressources et de la richesse comparative des deux provinces, démontre que les classes agricoles et industrielles reçoivent dans notre province une rémunération bien inférieure pour leur travail, qu'elles y sont comparativement pauvres. Par suite, les charges fédérales doivent être pour elles un fardeau d'autant plus lourd que leurs moyens sont plus réduits. Si l'on ajoute à cela des impôts et des charges provinciales triples de celles qui pèsent sur les individus des mêmes classes dans Ontario, on trouvera, sans qu'il soit besoin de faire aucune enquête, la cause de l'émigration de nos compatriotes et de l'appauvrissement de notre province.

Dans ce malheureux état de choses, il n'y a de salut et de remède possible que dans un meilleur système d'éducation élémentaire, qui permette à notre population d'apprécier et de contrôler les actes du gouvernement avec intelligence, de développer les ressources existantes et d'en créer de nouvelles, et qui assurerait à ceux qui sont contraints de laisser leur patrie pour obtenir des moyens d'existence, une chance égale à leurs compétiteurs d'autres origines dans les lots que la fortune semble réserver exclusivement à ces derniers. Dépourvu d'éducation, ignorant la langue anglaise, le plus grand nombre ne sachant ni lire ni écrire, sans aucune notion de calcul, quel succès peuvent-ils espérer dans la lutte avec une population possédant tous ces avantages? Et l'on ne niera pas le fait que sur quatre-vingt-dix-neuf de nos compatriotes à l'étranger, tout au plus un peut atteindre une situation autre que celle de manœuvre ou d'ouvrier travaillant au jour le jour pour des grands industriels qui les exploitent. Et encore trouvent-ils dans cette humiliante position des avantages supérieurs à ceux que leur offre le sol natal?

C'est dans l'exercice du pouvoir que la constitution qui nous régit, laisse au nombre, que ce défaut d'éducation se fait encore plus sentir. Le remède est entre

les mains du peuple. Si le peuple sentait son infériorité, s'il savait que la responsabilité de cette position repose non-seulement sur l'administration du gouvernement, mais principalement sur lui-même, il prendrait les moyens de sortir de l'ornière.

LA PROVINCE DE QUÉBEC, SES RESSOURCES ET SON ADMINISTRATION COMPARÉES AVEC LA PROVINCE D'ONTARIO, D'APRÈS LE RECENSEMENT DE 1871.

La province de Québec possède une étendue de territoire sans eau de..... 120,018,966 Acres.
La province d'Ontario ne contient que..... 65,097,643

Ce qui donne..... 54,018,964 acres en superficie de plus en faveur de la province de Québec.

Dans la prov. d'Ontario il y a de terrain occupé..... 16,161,676 Acres.
Dans la province de Québec..... 11,025,786

Différence en faveur d'Ontario..... 5,135,890

Savoir, près de la moitié de plus de terre occupée que dans la prov. de Québec.

Le terrain amélioré est représenté par les chiffres suivants :
Ontario..... 8,833,626 Acres.
Québec..... 5,703,944

Diffé. en faveur d'Ontario..... 3,129,682

Savoir, plus de moitié au-dessus de la quantité améliorée dans la province de Québec.

La différence entre le terrain cultivé est encore plus considérable.

Ontario..... 6,537,448 Acres.
Québec..... 3,714,304

Diffé. en faveur d'Ontario..... 2,823,134

En paturage :

Ontario..... 2,089,177 Acres.
Québec..... 1,943,182

Diffé. en faveur d'Ontario..... 145,995

Ainsi notre province possède moins cinq millions d'acres le double d'étendue territoriale et un tiers de moins de terrain occupé, et seulement 11,407,888 acres améliorés et cultivés contre 17,667,252 acres dans Ontario.

Et la population est répartie comme suit :

Ontario..... 1,620,851
Québec..... 1,191,516

Surplus dans Ontario..... 429,335

PRODUITS.

Le produit des champs comparé dans les deux provinces révèle une disproportion de richesse qui n'est pas justifiée par l'étendue comparative de terrain en culture, mais qui doit être attribuée à la supériorité de culture et pour partie aux avantages du climat.

Nous avons le tableau analysé du dernier recensement avec le calcul des quantités et des valeurs que nous pouvons publier en détail comme preuve, mais nous nous contenterons, pour le moment, de donner le résultat général pour permettre à nos lecteurs d'apprécier la situation de la province de Québec et les ressources de ses habitants. Dans toute sage administration il est essentiel de connaître les

revenus de la population pour bien distribuer les charges et les proportionner aux moyens des contribuables.

La population agricole de la province de Québec est, relativement au chiffre total, moins considérable que dans la province d'Ontario. Ainsi par 1,000 individus de toute classe dans Québec, on compte 134-8 agriculteurs contre 141-1 dans l'autre province, tandis qu'en 1851 la proportion était de 433-4 pour Québec contre 394-9 dans Ontario, ce qui prouve que l'industrie agricole est en défaveur parmi nous.

Voyons maintenant la rémunération qu'obtient respectivement l'agriculteur de chaque section.

Dans Ontario le produit des champs représenté une valeur annuelle de..... \$84,280,850
Dans la prov. de Québec..... 41,637,050

Surplus de revenu pour la classe agricole d'Ontario... \$42,643,800 c'est-à-dire plus du double.

De sorte que, avec un tiers seulement de superficie améliorée de plus que nos cultivateurs, ils ont un rendement qui excède d'un million le double du revenu des nôtres.

Aussi la valeur des instruments aratoires et animaux est estimée dans Ontario à \$139,263,574
Et dans Québec..... 83,711,762

Différence en faveur d'Ontario..... 55,551,812

Pour donner une idée exacte de l'énorme différence dans la valeur des produits de chaque province, on voit par le dernier recensement que les quantités ont été en 1867, pour les articles suivants :

	Ontario.	Québec.
Blé (minots).....	14,233,389.	2,058,076
Orge.....	9,461,233.	1,668,208
Avoine.....	22,138,958.	15,116,262
Pois.....	7,653,545.	2,205,585
Blé-d'inde.....	3,148,467.	603,356
Navets et autres racines.....	25,162,446.	1,409,233

Ce dernier item seul pour tous ceux qui ont quelques notions d'agriculture démontre l'infériorité de notre système de culture. Vingt-quatre millions de minots de navets et racines produits par les agriculteurs d'Ontario au-dessus du produit de même espèce dans notre province!

L'opinion générale existe que la différence dans le produit des champs doit se rétablir, ou au moins diminuer considérablement par le produit des forêts. Ici encore, malgré notre immense domaine de terre inoccupée et sauvage, malgré l'exploitation la plus universelle, jusqu'aux limites les plus reculées de notre province, à la date du recensement en 1871, époque de la plus grande prospérité du commerce de bois, on trouve que la province d'Ontario fournissait plus de bois de construction en valeur et en quantité que nous, par exemple :

	Ontario.	Québec.
Pin blanc.....	14,791,203	8,878,060
Pin rouge.....	1,524,698	347,515
Chêne.....	3,144,554	53,635
Orme.....	1,777,905	53,299
Noyer noir.....	117,589	00,000
Noyer tendre.....	72,214	28,382
Noyer dur.....	157,975	39,612
Autres bois.....	10,594,943	10,574,710
Billots.....	5,713,204	5,011,532
Douves par mille	20,964	1,184

En prenant les tables de prix courant à Québec, on trouve que la valeur des bois était à cette époque pour

Ontario \$29,273,738
Québec..... 25,950,986

Dif. en faveur d'Ontario \$ 3,322,752

ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS

Suivant le recensement, le capital employé dans l'industrie est pour

Ontario \$37,874,010
Québec..... 28,071,868

Dif. en faveur d'Ontario \$ 9,802,142

Et la valeur totale des produits dans

Ontario 114,706,799
Québec..... 77,205,182

Dif. en faveur d'Ontario \$37,501,617

Ainsi, la valeur comparative des produits de la terre, des instruments agricoles, bétail et le revenu de l'industrie est comme suit :

Table with 3 columns: Province, Produits agricoles, Instruments agricoles, Produits industriels. Rows for Ontario and Québec.

Excédant d'Ontario... \$42,643,800 \$55,551,812 \$37,516,617

Le chiffre de la population engagée dans l'agriculture et l'industrie dans chaque province est dans

Table with 2 columns: Province, Agriculture, Industrie. Rows for Ontario and Québec.

Ce qui donne une moyenne à chaque personne, laissant de côté les fractions.

Table with 2 columns: Province, Agriculture, Industrie. Rows for Ontario and Québec.

Table with 2 columns: Province, Produits agricoles, Instruments et bétail, Industrie. Rows for Québec.

Différence..... \$ 224

Ainsi chaque personne de la classe agricole reçoit en moyenne annuellement cent-dix dollars de plus dans Ontario que dans notre province outre qu'il possède quatre vingt-huit dollars de plus par tête en capital d'instruments aratoires, bétail, etc.

Maintenant supposant les charges égales, il est facile de concevoir combien elles sont onéreuses pour celui qui a moins de revenu, par exemple, calculant l'impôt fédéral à \$10 par tête, il ne s'élève qu'à 3 p. 100 sur le revenu dans Ontario, tandis qu'il atteint 5 p. 100 dans notre province.

Le surplus que l'agriculteur d'Ontario reçoit lui permet de payer onze fois autant de taxe fédérale que celui de notre province avant qu'il soit réduit au chiffre du revenu dont l'agriculteur chez nous doit tirer le montant des impôts.

La cause de cette disproportion n'est pas assurément dans l'infériorité d'intelligence de nos compatriotes. Tout le monde admet que leur intelligence est au moins égale à celle des autres nationalités qui forment la population d'Ontario.

Depuis trente ans que nous sommes censés avoir des écoles élémentaires pour lesquelles des sommes considérables sont dépensées; quel résultat ont-elles produit? Dans quel village voit-on une école comparable à aucune des écoles communes d'Ontario? Que sait et que peut apprendre le fils du cultivateur dans nos écoles de campagnes? Des jeunes filles de seize à vingt ans composent presque exclusivement la classe des institutrices, et qu'en-

seignent elles, que peuvent-elles enseigner? Cependant la théorie de notre système de gouvernement suppose et exige que chaque citoyen exerce toute son intelligence en prenant personnellement et individuellement part dans les affaires de l'Etat. Peut-il suivre et apprécier les actes de l'administration, connaître quels sont les ressources et les besoins du pays et donner sur ces questions de la plus haute importance pour lui, sa famille et le pays, un jugement sûr et éclairé? Obligé d'apprendre les faits au moyen d'une discussion entre deux adversaires intéressés à les fausser ou au moins à les dénaturer; il n'a pour ainsi dire que dans les quelques jours de lutte qui précèdent les élections tous les cinq ans, l'occasion d'entendre et de savoir ce que ses mandataires ont fait, et d'obtenir une idée sur l'état général du pays. Là se borne l'éducation politique de la grande majorité du peuple à cause du défaut d'éducation. Heureusement que son intelligence et son bon sens l'inspirent et lui permettent souvent de découvrir la vérité.

Le dernier recensement démontre l'insuffisance pour ne pas dire la futilité de notre système d'éducation élémentaire, et l'on peut juger de la qualité de l'éducation donnée par le résultat. Il y a, ne sachant lire et écrire, dans Ontario, sur une population de 1,620,851 âmes, 150,599 seulement, et dans notre province sur une population de 1,191,516, on compte 436,593 personnes ne sachant lire et écrire, savoir près de la moitié, et encore on sait ce que signifie lire et écrire pour un grand nombre de ceux qui sont classés dans cette catégorie. Nous livrons ces chiffres, sans plus de commentaires, à la considération de ceux qui s'intéressent à l'avenir de la province de Québec.

UNE POSITION DIFFICILE

Qu'il est difficile de plaire à tout le monde, dit le proverbe. Depuis quelque temps, nous avons sur les bras une demi-douzaine de journaux ou d'amis—sans compter M. Tardivel et M. Pagnuelo—qui se plaignent amèrement de nous. Soyez donc modéré pour vous voir taxer d'exagération. Nous sommes bien malheureux. Nous avons une tâche ardue. Si nous faisons allusion tant soit peu à la politique, vite on nous dénonce; si nous sommes trop longtemps sans toucher à ce sujet intéressant, on se plaint que nous manquons de vie. Nous avons à faire un journal non-politique dans un pays où le public des journaux ne goûte que la politique. Position délicate s'il en fût.

Nos propres amis se plaignent de M. David; les libéraux se plaignent de nous, qui n'avons fait tout au plus qu'effleurer à de rares intervalles les questions du jour, dans le seul but de ne pas laisser tout à fait sans contrepois les écrits anti-conservateurs qui pouvaient paraître dans nos colonnes. Ce qui n'empêche pas la Patrie de croire et de dire que nous sommes libre de tout écrire contre le parti libéral, tandis qu'il y a défense pour M. David de trop dire en sa faveur;—tant la passion et les intérêts politiques aveuglent. Si nous disions à la Patrie que nos amis à nous retournent précisément la même accusation, et nous reprochent de laisser par trop commettre L'OPINION PUBLIQUE à des besognes libérales. Hélas! que devenir! Faudrait-il lâcher la rédaction et laisser le journal retourner au temps où il se rédigeait tout seul; il est certain qu'ainsi nos lecteurs que la politique sur-excite reprendraient et garderaient leur sang-froid.

La Patrie, qui reproduit régulièrement les articles de M. David qui ont une teinte libérale, sans en manquer un seul, se scandalise de nos écrits provoqués par ceux de M. David. Dans l'affaire de l'action du clergé en politique, elle aurait voulu que nous eussions laissé l'article de notre éminent collègue sans réponse. Est-ce de la justice, cela?

D'autres se voilent la face, avec les farceurs du Canadien, parce que les rédacteurs de L'OPINION PUBLIQUE sont en dé-

saccord. Ils déclarent que c'est le comble du scandale, que cela ne s'est jamais vu!

Braves gens! Mais oui, cela s'est vu et se voit encore. Une livraison récente d'une revue française nous tombe justement sous la main, où nous trouvons le pour et le contre plaidés à deux pages de distance sur la même question, question de principes grave. Dans le même numéro, l'un des rédacteurs attaque en note l'opinion émise par un collègue, et promet une critique en règle pour le numéro suivant. Il n'est pas si rare de voir le même spectacle dans les journaux quotidiens et politiques mêmes. L'OPINION PUBLIQUE peut bien faire comme ces journaux sans être plus ridicule: elle ne l'est en réalité que dans l'imagination de ces bonnes gens, qui finiront par s'en faire mourir s'ils continuent à prendre ainsi la mouche à propos de tout et de rien.

* *

M. Tardivel (ou M. Tarte) a trouvé le moyen d'accoler mon nom, dans son journal, à celui du Witness, avec lequel il cherche à me faire cause commune. C'est un de ces procédés malhonnêtes et venimeux dont les tartufes du Canadien sont coutumiers.

A. GÉLINAS.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 14 août 1880.

On sait généralement que Castle-Garden est l'asile obligatoire des immigrants dont le nombre va toujours grossissant depuis le commencement de cette année.

Ce château hospitalier est situé à l'extrémité sud de New-York, près de cette Baie magnifique qui fait l'admiration du monde entier. Hier, je suis allé m'y promener et j'ai profité de l'occasion pour y glaner quelques observations.

C'est un vrai musée ethnologique, un caravansérail universel, une tour de Babel.

Les types les plus variées de la grande famille humaine, s'offrent gratuitement à notre crayon comme à nos réflexions.

La fraîcheur du teint du Scandinave est comme la première note de cette gamme qui va jusqu'au Sicilien, en passant par la blonde Angleterre, la lourde Germanie, la bruyante Gaule et l'épileptique Italie. Deux-cent-cinquante mille Européens de toutes races et de toutes provenances ont débarqués ici depuis seulement sept mois.

C'est une véritable invasion, non des Visigoths ni des Huns, mais tous simplement des uns et des autres.

* *

Un jeune Allemand, un peu naïf, que j'ai rencontré au milieu des émigrants, va me servir d'étude aujourd'hui. Ses aventures bizarres qu'il m'a narrées, et que je vais essayer de raconter à mon tour, montreront une fois de plus combien il est téméraire d'arriver en Amérique avec ces idées chimériques que la jeunesse cueille à la légère dans les romans du jour et les voyages fantastiques d'auteurs qui ne sont jamais sortis de chez eux..... Mais laissons parler l'infortuné jeune homme: la vérité sort de la bouche de l'innocence:

"Je suis né à Bade, me dit-il, et j'y cumulai les deux professions d'artilleur et de garçon apothicaire.

—Quoique de différents calibres, vous avez dû, dans vos deux emplois, manœuvrer de fameuses pièces!

"En arrivant à New-York, continua-t-il, sans faire attention à mon interruption, je crus que je rêvais; je pensais débarquer dans une forêt vierge, partager la vie aventureuse du trappeur et du chasseur de buffles et voilà que je me trouve dans une ville immense, aussi vulgaire, aussi prosaïque que celles que j'avais dédaignées en Europe.

"Malgré cette première déception, je n'en pris pas moins mon fusil et, m'orientant sur le soleil, je me dirigeais au Nord-Est, sans m'occuper des badauds qui se moquaient de moi sur mon chemin.

"Aussi bien pour fuir cette foule inepte que la ville elle-même, je montais

dans un car. Il était plein de voyageurs et de voyageuses, le plus grand nombre était debout.

"Je vis même une jeune miss qui était assise sur les genoux d'un monsieur.

"Ce fut un trait de lumière pour moi qui étais fatigué de rester debout.

"M'autorisant de ce précédent, je crus qu'il m'était permis de m'asseoir aussi sur les genoux de quelqu'un. Ce fut une vieille irlandaise qui eut l'honneur de me servir de fauteuil; je m'assis sur ses genoux avec la grâce que vous me connaissez.....

—Pardou, dis-je au jeune Allemand, comment vous appelez-vous?

—On me nomme Krucheman.

—J'aurais dû m'en douter; continuez, mon ami, votre récit m'intéresse beaucoup.

"Autant aurait voulu m'asseoir sur un pétard, reprit ingénument le jeune badois; au contact de ma personne la dame âgée poussa un cri de hyène, le contrôleur leur perdit l'équilibre, les voyageurs s'éfaient, les femmes se trouveront mal, et finalement les chevaux se cabrant la voiture fut renversée. Grâce à cette puissante diversion je pus m'échapper de cette bagarre et des griffes de la vieille non sans lui abandonner, cependant, un pan de mon habit. Mais enfin j'étais libre, j'étais sauvé!

"Un bois immense s'offrit bientôt à mes regards; je m'y enfongai sans crainte, heureux de pouvoir vivre loin de ce que l'homme appelle civilisation, progrès et lumières.

"De toutes ses dévices je n'appréciais que la liberté, la grande liberté de l'Indien et du coureur de forêts.

"Il me sembla que cette existence aventureuse si longtemps espérée allait devenir une réalité; je pénétrais d'un pas plus agile sous la voûte des bois.....

"Tout à coup j'aperçus un cerf, un véritable cerf avec des bois magnifiques. L'imprudent! il gambadait follement sur une verte pelouse sans se douter que la mort le guettait au fond de mon fusil. Je m'approche à pas de loup, j'épaulai mon arme, je vis entre les deux yeux, ainsi qu'aurait pu le faire Gérard, le tueur de lions; je presse la détente et vlan!... ma balle va frapper un hippopotame qui prenait le frais dans une mare.

—Comment! m'écriai-je, vous avez osé chasser dans le Central Parc?

—Hélas! j'en fus bien puni, fit le jeune Allemand; des hommes armés accoururent de tous côtés; pour m'échapper je fus obligé de leur abandonner mon arme.

—Vous avez eu de la chance de ne pas aller passer la nuit à la station; ensuite que faites-vous?

"Traqué comme une bête fauve je ne sais comment je pus échapper à ceux qui me poursuivaient. Ah! combien alors je regrettais Baden-Baden et ses ombrages ravissants! Harassé de fatigue, tourmenté par la faim, j'entrais dans un restaurant et je me fis servir un plat de choucroute.

"Cela vous semble bien vulgaire, n'est-ce pas, mais attendez, vous verrez que ce plat modeste peut devenir un monument de tribulations lorsque le diable s'en mêle.

"Je me mis donc à table et j'attaquai bravement mon repas qui ne fut pas longtemps à être absorbé; mon appétit était tellement féroce que j'avalais non-seulement la choucroute, mais aussi le chignon de la cuisinière que celle-ci, par mégarde, avait laissé tomber dedans.

—Ah! par exemple c'est trop fort!

—Oui, plus fort que vous ne pensez; quelqu'un m'avait vu avaler ce supplément inusité, je fus obligé de donner cinq dollars à la cuisinière pour la dédommager de sa perte.

"Ah! monsieur, fit en terminant Krucheman, n'ai-je pas raison d'être dégoûté de l'existence!"

—Je vous crois, cher ami, vous y avez réellement trouvé beaucoup trop de cheveux!

ANTHONY RALFE.

—On vient de commencer à London, Ont., la construction d'une cathédrale catholique romaine. On calcule que l'édifice coûtera plus de \$80,000.



LA GUERRE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD VUE D'ARICA



L'ÉMIGRATION

“ UN LIBÉRAL ”

Un monsieur qui signe ainsi, nous fait une longue leçon dans la *Patrie* du 10, à propos de nos articles sur l'influence indue. Ce *Libéral* est évidemment un avocat, plus habile qu'honnête, mais qui ne prouve pas grand'chose en fin de compte.

Il fait d'abord un rapprochement savant entre l'influence du clergé en élections et celle des liqueurs enivrantes. Puisqu'on casse une élection pour un verre de vin, pourquoi ne la casserait-on pas pour un sermon politique ou une confession politique? Le *Libéral* nous le demande. Pour lui, il ne voit pas de différence et trouve que la loi n'est pas plus absurde dans ce cas que dans l'autre.

Voyons! vous êtes candidat, M. Gélinas, je suppose. Vous parcourez les paroisses du comté. Dans vos pégrinations vous vous arrêtez quelques minutes chez l'aubergiste. Trois ou quatre de vos amis accourent vous presser la main. Et puis, le plaisir de se voir, l'occasion, l'herbe tendre, etc.,—l'un d'eux vous offre de prendre un verre au succès de la cause que vous défendez. C'est un électeur qui traite des électeurs. Vous buvez, tout le monde boit. Cette scène se renouvelle ailleurs. Qu'arrive-t-il? Votre élection est contestée sur ce chef.

Pas possible! allez-vous dire. Où donc est la liberté du vote? Où donc est la franchise électorale? Cet homme, ce citoyen, a de par la loi droit de vote; il est électeur; il peut être député. Mon élection serait annulée parce qu'il aurait traité et par là influencé avec de la boisson d'autres électeurs. Allons donc!

C'est pourtant comme cela. Maintenant, voyez ce brave bourgeois qui a pignon sur rue et cent hommes à gage. Il fera invalider votre élection, M. Gélinas, s'il s'avise de dire à ses manœuvres: Votez pour la bonne cause, autrement je vous chasse. Ce brave homme a pourtant droit de voter; il jouit de la plénitude de ses droits politiques; comme le prêtre, il peut prendre part aux luttes, être candidat, député.

C'est que, M. Gélinas, il y a ce petit correctif, que vous feignez d'ignorer: chaque homme est responsable de ses actes à l'égard des tiers. On peut être libre de faire quelque chose, mais on n'est pas libre d'échapper à la responsabilité de ses actes.

Tout cela n'est pas millionnaire. Nous ne sommes pas chargé de justifier les exagérations ni les méprises de la loi. Mais ce que nous savons, c'est que la loi, qui peut décréter qu'une élection sera invalidée pour une peccadille de cabaleur, ne saurait, en aucun cas, s'immiscer dans ce qui regarde le clergé, pour la raison que, tandis que le cabaleur laïque dépend d'elle, l'Eglise est absolument indépendante.

Chaque homme est responsable de ses actes, dit le *Libéral*; on peut être libre de faire quelque chose, mais on n'est pas libre d'échapper à la responsabilité de ses actes. Ceci n'est pas juste quant aux actes du prêtre dans l'exercice de son ministère. Le prêtre parlant ou agissant comme prêtre, condamnant ou approuvant au nom de l'Eglise, n'est responsable qu'à l'Eglise elle-même.

Mon Dieu, il n'est pas besoin de tant d'ergotage! Vous, libéraux, vous considérez l'Eglise comme une corporation existant dans l'Etat, à laquelle on est libre d'appartenir ou de ne pas appartenir. Cela étant, comment pouvez-vous prétendre que les catholiques qui ne sont pas satisfaits des enseignements de la religion aient le droit d'en appeler à l'Etat, du moment que l'Eglise, corporation, n'est pas sortie de ses attributions en professant ces enseignements. Qu'est ce qui les oblige à être catholiques!

Une dame catholique, membre d'une société de tempérance, ayant un jour été expulsée de cette société pour avoir enfreint un règlement qui prescrivait l'abstention absolue des liqueurs enivrantes sous peine d'expulsion, s'adressa furieuse aux tribunaux et poursuivit la société en dommages pour diffamation. Mais, lui dit le juge, ne connaissiez-vous pas les règlements de la société lorsque vous y êtes entrée? N'y êtes-vous pas entrée et restée librement? Oui. Eh! bien alors de quoi vous plaignez-vous et pourquoi voulez-vous que la justice intervienne dans un contrat privé dont la légalité est reconnue par la loi? Et la plaignante fut renvoyée.

C'est ainsi que devraient l'être tous ces catholiques qui, comme M. le sénateur Pâquet, de Berthier, vont chercher ailleurs

la justice qui leur est refusée par l'Evêque. (Voir la fameuse brochure, page III.)

Le *Libéral* invoque Mgr Conroy. Pendant qu'on est en train de faire causer ce regrettable prélat, on ferait bien de ne pas s'arrêter à mi-chemin et de lui faire dire tout ce qu'il a réellement dit.

Or, Mgr Conroy avait pour instruction de recommander seulement aux prêtres canadiens de ne pas se laisser guider par les préférences ou les répulsions purement personnelles lorsqu'ils ont à parler politique en chaire ou au confessionnal; et c'est ce qu'il leur a recommandé. Mais il a laissé l'Eglise du Canada juge absolu des cas particuliers ou généraux où elle devrait agir en politique, et il n'a pas entendu que l'Etat (c'est-à-dire les tribunaux civils) se permit de juger l'action du clergé canadien et de décider si cette action était conforme ou non aux instructions de Rome: ceci regarde Rome seule et l'Épiscopat canadien.

De plus, Mgr Conroy n'a jamais dit que les catholiques fussent parfaitement libres, en politique, de se conduire à leur guise, comme dans un ordre de choses entièrement inoffensives. Il a dit seulement que le libéralisme condamné par l'Eglise n'était pas nécessairement le libéralisme professé par un parti, et qu'il pouvait y avoir des libéraux dans le parti conservateur même. Il a ajouté qu'il regretterait qu'on eût mal interprété ses paroles.

Il a déclaré formellement que les prêtres pouvaient se mêler d'élections et parler même sur les hustings si cela leur plaisait, et aussi que, quant à lui, s'il eût vécu parmi nous, il eût certainement été conservateur. Nous supposons que le correspondant de la *Patrie* ignorait ces détails.

A. GÉLINAS.

On se demande souvent comment il se fait que Mgr Conroy n'a pas été remplacé. C'est bien simple: c'est M. Tarte qui le remplace. Il est occupé en ce moment à faire la séparation des bons et des mauvais catholiques. Personne ne trouve grâce, pas même le gouvernement de Québec qu'il trouve trop libéral. Dans des lettres adressées à l'hon. M. Langevin il signale les dangers qui menacent le parti conservateur, et l'invite à sauver le clergé et la religion.

C'est le grand amusement du jour. Il n'y a que M. Tarte qui ne rit pas, malgré l'envie qu'il en a. Il veut essayer de faire croire que le clergé le prend au sérieux, mais c'est une atroce calomnie contre laquelle doivent protester tous ceux qui tiennent à l'honneur du clergé.

L'Électeur demande à M. Tarte comment il se fait qu'il n'ait pas, depuis trois ans, cherché à faire abroger par la Chambre la loi criminelle relative à l'influence indue. Comment peut-il laisser subsister une pareille loi dans nos statuts? Comment concilier son silence dans la Chambre avec son ardeur dans le *Canadien*?

Pendant que M. Tarte excommunique les mauvais catholiques, M. Tardivel, son Vendredi, extermine les mauvais Canadiens, entr'autres Louis Joseph Papineau. Quand leur œuvre de destruction, de décapitation sera finie, il ne restera plus dans le pays que deux bons Canadiens, deux bons catholiques: MM. Tarte et Tardivel.

M. Tarte proteste de toutes les forces de son âme contre toute pensée d'union. On comprend cela. Que deviendrait-il alors? Périrait la patrie, pourvu que la petite église de MM. Tarte et Tardivel soit sauvée?

Lorsque l'argent est rare, que les échéances arrivent et que M. Tarte ne sait de quel côté tourner la tête, il embouche la trompette religieuse et prêche d'autant plus qu'il a moins d'argent.

Une autre raison l'engage à chauffer la question religieuse en ce moment: il s'at-

tend à être déqualifié. Certaines personnes, des impies évidemment, prétendent qu'il a fait de la corruption dans l'élection de Charlevoix. C'est impossible. Dans tous les cas, M. Tarte, aidé de M. Tardivel, établira facilement que ce n'était pas mal, puisque c'était pour le bon motif.

Parmi les péchés libéraux que M. Tarte reproche à M. Chapeau, il en est un qui est vraiment mortel; c'est d'avoir, à la fin de la session, félicité l'hon. Turcotte sur la manière dont il avait rempli ses devoirs d'orateurs de la Chambre. M. Chapeau, qui est scrupuleux, ne peut plus dormir depuis que M. Tarte lui a fait voir l'horreur de son crime.

On demande ce qui va arriver si l'hon. M. Langevin n'écoute pas la voix du prophète Israël. On peut s'attendre à de grands malheurs.

Que le diable doit rire quand Tarte écrit! Et comme il doit l'encourager en lui disant: "Courage! mon ami, courage! Je ne ferais pas mieux."

CAMBYSE.

ÇA ET LA

Notre littérateur distingué, M. Lemay, publie par livraisons le *Pèlerin de Ste-Anne* et ses autres œuvres. Chaque livraison se vendra deux cents et contiendra une gravure. C'est le moyen employé en France par un grand nombre d'écrivains pour répandre leurs ouvrages. Mais en France, le champ est vaste, le lecteur ne manque pas. Nous espérons que la tentative de M. Lemay réussira, et que tous ceux qui savent lire, jeunes et vieux, profiteront de l'occasion qu'on leur donne de lire un roman si canadien et si intéressant.

Les errata abondent dans notre dernier numéro:

1ère page, 4e colonne, vers les deux tiers de la page, deux phrases tronquées et confondues en une seule qui est inintelligible.

2e page, 1ère colonne, en bas, entre autres incorrections: l'intimidation du législateur, pour l'intention, etc., etc.

2e page, 2e colonne, en haut: telle qu'un avocat catholique ne saurait l'ignorer pour ne saurait l'invoquer.

2e page, 3e colonne, en haut: le ministre Gladstone, noblement inspiré pour évidemment inspiré.

Extrait du livre VI de l'*Histoire du Consulat*, où M. Thiers semble viser d'avance la fête du 14 juillet, d'où la religion a été systématiquement bannie:

La religion, il faut le dire, laisse un grand vide dans les solennités des peuples quand elle en est bannie. Des jeux publics, des représentations théâtrales, des feux éclairant la nuit de leur éclat, peuvent occuper, en partie, la journée d'un peuple assemblé pour se réjouir d'un événement heureux, mais ne saurait le remplir tout entier. Dans tous les temps, les nations ont été disposées à venir célébrer leurs victoires au pied des autels, elles ont fait de leurs cérémonies publiques un acte de reconnaissance envers la divinité.

M. Thiers écrivait ces lignes à l'occasion de la fête du 1er vendémiaire, an IX, ou 23 septembre 1800, dans laquelle eut lieu la translation du corps de Turenne aux Invalides.

Nos remerciements à M. l'abbé Jos. Apollinaire Gingras pour l'envoi de sa brochure *Le Bas-Canada entre le moyen-âge et l'âge moderne*. Cette brochure, publiée sous les auspices du cercle catholique de Québec, contient le texte de la conférence donnée devant cette institution par M. l'abbé Gingras, et dont les journaux de Québec ont parlé avec de grands éloges dans le temps. Nous reproduisons l'ap-

préciation suivante, faite par le *Journal de Québec*:

Tous s'accordent à dire que M. l'abbé Gingras s'est surpassé lui-même et qu'il a pris sa place parmi nos conférenciers les plus distingués.

Nous restons dans les strictes limites de la vérité en disant qu'il a traité son sujet en maître, et nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pouvoir apprécier comme il le mériterait un travail aussi remarquable et aussi étendu. Pendant environ deux heures, il a tenu son auditoire sous le charme de sa parole et de sa vaste érudition, s'élevant parfois à la véritable éloquence.

Il a fait une magnifique comparaison entre le moyen-âge et l'âge moderne, et a vengé noblement le premier, que des hommes préjugés ont appelé un âge de ténèbres, en rappelant les grandes choses qu'il a opérées en asseyant la société sur des assises solides. Il a fait aussi bonne justice des principes de 89 et des libertés modernes, que Rome a condamnées.

M. Gingras a terminé sa conférence en demandant quelles étaient les destinées du Canada et s'il était exposé à être entraîné dans le courant irrésistible des innovations qui ont bouleversé la société moderne. Il a exprimé l'espoir que la providence, qui a protégé jusqu'ici le Canada, saura le prémunir contre l'invasion des erreurs religieuses et politiques qui ont tant fait de mal à la belle France, notre ancienne mère-patrie. Il a donné d'excellents et utiles conseils dont pourront faire leur profit, les citoyens du Bas-Canada et ceux qui les gouvernent.

Les traits distinctifs de cette conférence, ou plutôt de ce discours, puisque M. l'abbé Gingras l'a prononcé de mémoire, est l'exposition de la plénitude de la clarté dans l'exposition, et nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que nous ne faisons ici qu'en donner une idée bien imparfaite. Mais nous espérons que l'on pourra lire ce travail imprimé et en mieux apprécier les beautés.

Vers 1868, M. Gambetta rendait de fréquentes visites à M. Jules Simon, il l'appelait avec un respect, exagéré peut-être "mon maître," il lui faisait sans cesse des protestations de dévouement. Il était l'ami de la maison et vivait sans façon chez celui dont il devait plus tard devenir l'ennemi acharné—car je viens de dire le mot, un peu trop rapidement peut-être, mais puisque j'en ai fait l'avoué, j'insiste sur ce point: M. Gambetta est l'ennemi de M. Simon, l'ennemi personnel. Nous allons voir plus loin d'où naquit cette haine.

M. Gambetta dit un jour à son maître: "Je voudrais bien être député! Mais je voudrais surtout vous succéder dans l'arrondissement de Belleville que vous avez représenté vous-même." M. Jules Simon lui fit observer qu'un autre républicain se présentait dans cet arrondissement et qu'il était préférable pour lui de poser ailleurs sa candidature. M. Gambetta ne l'entendit pas ainsi et se porta quant même.

Il entra donc dans la vie politique en luttant contre un homme qui pensait comme lui. Ce fut de cette époque que commença la haine du jeune Léon contre son ex-protecteur.

M. Jules Simon sait parfaitement où il va et n'abandonnera pas le rôle qu'il a pris de bonne volonté, il suit fort bien qu'à l'époque des élections générales deux politiques se trouveront en présence. Celle qu'il veut représenter, c'est la politique conservatrice. Il veut une république conservatrice, paisible, tranquille qui donne aux citoyens la paix nécessaire, le repos indispensable, en un mot, il veut la république des honnêtes gens; ce qu'il a appelé lui-même: "La République aimable."

En face de lui se trouveront des candidats dont le programme ne sera pas nettement établi, des candidats qui ne sauront pas trop où ils ont l'intention de conduire la France.

Entre les deux, le pays choisira.

Ne vous semble-t-il pas, en considérant la platitude avec laquelle se conduisent les hommes de la majorité, que jamais le mot suivant, de M. de Rémusat, n'a été plus en situation, mot que M. Jules Simon n'a cité souvent:

"Le peuple français, disait un jour M. de Rémusat, passe la moitié de son temps à recevoir des coups de pied dans les reins... et l'autre moitié à tirer des coups de fusil."

EN MER

Nous étions en mer depuis deux jours déjà. Parmi mes compagnons de voyage se trouvaient les époux Welling, la sœur du mari, une folle incurable les accompagnait. Elle ne quittait jamais sa cabine, et personne ne l'avait vue depuis le jour où elle était montée à bord tout de noir habillée, la figure recouverte d'un voile épais.

Le soir du deuxième jour, les époux parurent pour la première au salon, où nous passions notre temps à faire de la musique et à jouer aux échecs. Le mari, de haute taille et de forte corpulence, avait une physionomie peu avenante; sa femme était jolie, mais très pâle et paraissait souffrante.

Mme Welling se mit au piano; M. Welling vint s'asseoir à côté de moi.

—Ma chère Clara se sent très bien aujourd'hui, me dit-il, c'est probablement le changement d'air qui lui fait du bien; malheureusement, son mal est incurable.

Ce ne fut que plus tard que je songeai à tout ce qu'il y avait d'étrange dans ces confidences, fûtes à brûle-point à un inconnu.

—Oui, continua Welling, elle est bien malade et personne ne peut en soupçonner la cause; j'ai le pressentiment que la pauvre femme n'arrivera pas au but de son voyage.

J'essayai de le tranquilliser en lui disant que le mieux qui se produisait actuellement dans l'état de sa femme se trouvait en contradiction avec ses inquiétudes.

—C'est vrai, me répondit Welling, mais ces moments-là sont toujours suivis de rechûtes. Croyez-moi, je suis bien malheureux; ma sœur est devenue folle à la suite d'une attaque d'apoplexie, et je suis sur le point de perdre ma femme..., si jeune..., et pas un médecin qui puisse enrayer les progrès du mal.

Notre conversation en resta là; la dame venait de quitter le piano. Moi, je commençais à m'intéresser à cet époux si malheureux.

Le lendemain soir, je les revis au salon; on organisa des tableaux vivants, tous les deux y prirent part, mais au beau milieu de la représentation la dame s'évanouit, et quand elle eut repris connaissance, le mari l'emmena dans leur cabine.

Ne le voyant pas paraître le lendemain, je leur fis une visite. Mme Welling, plus pâle encore que la veille, était étendue dans un fauteuil, elle était très souffrante, me dit son mari. La porte de la cabine à côté était entr'ouverte. J'y aperçus une femme habillée de noir, accoudée à la fenêtre; c'était évidemment la folle.

Depuis ce jour-là, la dame ne quitta plus sa chapelle; j'interrogeai le médecin du navire; il me répondit qu'il ne comprenait rien à l'état de la malade; je n'avais d'ailleurs en lui qu'une confiance très médiocre, car il se trouvait presque toujours entre deux vins.

Un matin, enfin, j'entendis frapper à ma porte; c'était M. Welling.

—Venez vite, me dit-il, ma femme est morte.

Je le suivis, et j'aperçus la pauvre femme inanimée sur son lit.

—Ce qui est horrible, me dit le mari, c'est qu'on n'a pu la secourir. Le médecin était ivre-mort.

Je montai sur le pont. La nouvelle était connue. Le capitaine donnait déjà des ordres pour l'inhumation au menuisier du bâtiment chargé de préparer un cercueil.

—Vous avez un diable de médecin, fis je au capitaine, quand on a besoin de lui, il est incapable de se tenir sur ses jambes.

—Oui, on me l'a dit, répliqua le capitaine, mais je voudrais bien savoir qui lui a donné du vin; je l'avais expressément défendu.

Je rentrais dans ma cabine. Il me vint une idée étrange. N'était-ce pas Welling qui avait tué sa femme? N'était-ce pas lui aussi qui avait procuré du vin au médecin? Voulant éclaircir mes soupçons, je sortis et je me rencontre face à face avec le menuisier; et je me mets à causer avec lui. Dans la conversation, il m'apprend

que le cercueil est prêt, mais que Welling a refusé l'aide de qui que ce soit pour mettre le corps dans la bière. Cela ne fit qu'augmenter mes soupçons.

J'entends sonner la cloche; c'est l'heure de l'inhumation: je monte sur le pont: les matelots lâchent le cercueil qui va s'engloutir dans la mer.

Quelques minutes après, Welling passait devant moi, je le suivis et l'entraînai dans ma cabine.

—Je sais tout, lui dis-je en fermant la porte, c'est vous qui avez tué votre femme.

—Je ne vous comprends pas, me répondit-il, sans se troubler.

—Vous me comprenez très bien. J'ai des preuves, d'ailleurs, c'est vous qui avez aussi donné du vin au médecin.

—Mais il me paraît, mon cher monsieur, que vos soupçons viennent quelque peu tard. Si vous les avez eus avant l'enterrement, il m'aurait été facile de vous confondre.

—Je vous préviens que je vais tout dire au capitaine.

—Faites; il est justement de mauvaise humeur; cela le distraira peut-être. Et sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

À ces mots, il me tourna le dos et sortit.

Je fis part au capitaine de mes soupçons; il ne les partageait point; mais j'y mis tant d'insistance qu'il me promit de faire arrêter Welling dès qu'on aborderait à terre.

Il tint parole.

Nous abordâmes après quelques jours de traversée. À peine Welling descendit il à terre, donnant le bras à sa sœur malade, que deux agents de police s'approchèrent.

—Veuillez nous suivre, lui dit l'un d'eux, voici un mandat d'arrêt; on vous accuse d'avoir assassiné votre femme.

—C'est une accusation absurde, s'écria Welling.

À ces mots, la dame à qui il donnait le bras chancela et tomba évanouie.

On s'empressa autour d'elle et, quand on leva son voile, j'aperçus les traits de celle que Welling nous avait présentée comme sa femme.

L'instruction de l'affaire amena la découverte de la vérité. La folle était précisément la femme de Welling et non sa sœur. Elle était très riche et le mari devait en hériter. Celui-ci, de concert avec sa maîtresse, avait formé le plan d'étrangler la folle et de la jeter à la mer. Pour écarter tout soupçon, la maîtresse devait jouer d'abord le rôle de malade et, quand le crime fut consommé, celui de folle tant qu'ils ne se trouveraient pas en sûreté.

La justice humaine n'arriva pas à punir les coupables. La femme mourut la veille du jour fixé pour le jugement; quant à Welling, il se suicida dans sa prison.

X.....

LA LANTERNE

La Lanterne date du 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille. Elle fut essayée par le peuple sur le peuple. Deux invalides, capturés dans l'intérieur de la forteresse, se virent traînés sur la place de Grève, jusqu'au coin de la rue de la Vannerie et de la rue du Mouton, où régnait, au-dessus de la boutique d'un épicière, une potence de fer qui soutenait une lanterne. La lanterne fut décrochée et successivement remplacée par les corps des deux invalides. Une demi-heure après, ils cédaient la place au major de Lorme, exécuté par l'ordre d'un combattant de la Bastille, qui se faisait appeler le capitaine La Reynaie.

On voit que la Lanterne fut bien étreinte. D'ailleurs, depuis trois mois déjà, l'innocente potence avait captivé l'attention de la populace. Le 27 avril 1789, on y avait accroché l'effigie de Réveillon.

La foule prit goût à ces exécutions sommaires. La vogue de la Lanterne fut immense: on trouva pour la célébrer un refrain qui courut dans la rue, dans les chaumières. Le *Ça ira*, qu'on attribue aux talents poétiques du citoyen Dupuis, auteur de l'*Origine de tous les cultes*, a fait

le tour de la France. En voici le texte primitif, tel qu'on le chantait sur un air favori de Marie-Antoinette:

Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrates à la lanterne!
Ah! ça ira! ça ira! ça ira!
Les aristocrates on les pendra.
La liberté triomphera;
Malgré les tyrans tous réussira,
Ah! ça ira! ça ira! ça ira!

Grâce au *Ça ira*, les rues devinrent très dangereuses, surtout en plein jour. Un citoyen se prenait il de querelle avec un cocher de fiacre? *A la lanterne!* criait l'automédon. La foule s'assemblait, menaçait, criait sans savoir pourquoi, et l'on ne parvint pas toujours à sauver les victimes de ses aveugles et ineptes fureurs.

« On trouve dans le procès-verbal des électeurs (16 juillet) que Bailly a sauvé une femme qu'on voulait assommer; Lafayette, un abbé Corlier qu'on allait pendre; le commandant provisoire de la Bastille, Soulès, que la foule emmenait. Dans les premiers jours, plus de vingt personnes, parmi lesquelles on peut citer deux officiers de la division du général Falkenheim; M. de Boisgelin, qui avait été président de la noblesse aux états de Bretagne, où il avait prêté le fameux serment contre la cause de la Révolution; M. de Lambert, arrêté aux barrières au moment où il cherchait à les forcer; le général Turkeim, la belle madame Fontenay (depuis madame Talien, aujourd'hui princesse de Chimay, qui depuis a elle-même sauvé tant de victimes), etc., ont été arrachés par Lafayette aux fureurs populaires... » (*Mém. de Lafayette*, t. II.)

Le général en chef des gardes nationales ne fut pas toujours aussi heureux. Il ne put empêcher que, le 22 juillet, le conseiller d'État, qui venait d'être nommé par le roi ministre des finances, ne fût attaché à la corde fatale qui pendait au coin de la rue de la Vannerie. On coupa ensuite la corde, puis la tête...

Là ne devaient pas se borner les horreurs de cette journée; le soir, on amena à Paris M. Bertier de Sauvigny, ex-intendant de Paris et genre de Foulon. Des hommes le précédèrent portant de grandes perches au bout desquelles était un écriteau contenant des phrases comme celle-ci: « Il a volé le roi et la France. Il a bu le sang de la veuve et de l'orphelin. — Il a trahi sa patrie! » Près de l'Hôtel-de-Ville, on lui présenta la tête de son beau-père, et on le força de coller sa bouche sur ses lèvres livides. La scène du matin se répéta dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville; le peuple eut sa seconde victime. Mais Bertier n'arriva pas jusqu'à la Lanterne. Il fut tué d'un coup de pistolet sur la place...

Le lendemain, la première émigration commençait...

L'assassinat de Foulon et de Bertier resta impuni. L'Assemblée nationale borna sa sollicitude à une proclamation vague dans laquelle elle prêchait la paix et la concorde. Mais dans la séance de ce jour-là retentit une parole lugubre: « Le sang qui a coulé, s'écria Barnave, ce sang est-il donc si pur qu'on n'en puisse verser quelques gouttes? » Cette atrocité froide fit courir un frisson dans l'Assemblée... mais personne ne répondit.

On a beaucoup reproché à Barnave ces mots cruels, que les écrivains royalistes reproduisirent et parolièrent avec un acharnement extrême, mais mérité. Le lecteur y verra sans doute la preuve de ce que nous avons dit plus haut au sujet de l'apreté farouche de toutes les classes à cette malheureuse époque. Barnave appartenait à la haute bourgeoisie, à l'aristocratie de la fortune et des talents, et tout le monde sait qu'il n'avait pas l'âme dure. Qu'on juge par le triste exemple donné de si haut des sentiments barbares qui animaient les classes ignorantes et pauvres!

De nos jours, il s'est trouvé un homme pour continuer froidement cette apologie des assassinats populaires.

« *En principe*, dit l'historien que nous nommerons tout à l'heure, *on était embarrassé pour dire que ce ne fût pas là de la justice, puisqu'il était enseigné que toute justice émane du peuple, et que c'est à lui de nommer les juges.* »

Cet historien, c'est M. Buchez, le fameux président du 15 mai 1848.

* *

Les exécutions parisiennes donnèrent le signal du massacre dans les départements. Le vicomte de Belzunce fut assassiné à Caen; un meunier de St-Germain-en-Laye, le maire de St-Denis, furent pendus et déshonorés.

Un voile de sang couvre la France. On a perdu toute notion du juste et de l'injuste; le crime revêt sa forme la plus hideuse, il se fait plaisant... Une disette dont on n'a jamais bien connu les causes afflige la capitale. Cette situation est exploitée par les pamphlétaires, et prépare les journées d'octobre 1789.

Camille Desmoulins, qui venait de publier la *France libre*, avec cette épigraphe: « *Que quoniam in foveam incidit, obruat!* » puis que la bête est dans le piège, qu'on l'assomme! (Cic.) » s'intitule hardiment le procureur-général de la Lanterne, et publie le *Discours de la Lanterne aux Parisiens*. L'épigraphe de ce nouvel opuscule n'est pas moins significative que la première; Desmoulins emprunte à saint Mathieu cette sentence: « *Qui melle agit odit lucem*, » qu'il traduit par: « Les fripons ne veulent pas point de Lanterne. » Mais ces enseignes, bonnes pour allécher les amateurs de friandises cruelles, ne tiennent pas ce qu'elles promettent.

VARIÉTÉS

Le comble de la poltronnerie: Trembler devant le doigt d'une personne qui vous menace en croyant qu'il est chargé.

* *

À la police correctionnelle: — Accusé, vous buvez beaucoup. — Faut m'excuser, j'ai malheureusement le gosier en pente.

* *

Chez le charbonnier du coin. Valbrezèque à Laifillon:

— C'est chingulier, tes chouliers qui étaient chi étroits hier, sont trop larges aujourd'hui! — C'est que je me chuis lavé les pieds ce matin!

* *

On faisait l'autre jour devant une dame l'éloge très exagéré de l'esprit du gros X... qui est fort borné.

— Oh! oui, dit-elle, il doit avoir beaucoup d'esprit, car il en dépense si peu!

* *

Un gardien de la paix est en train de conduire au poste une belle de nuit.

— Comment, s'écrie-t-elle, v'là qu'on arrête les passants, maintenant?

Le gardien de la paix, froidement: — Chacun son tour!

* *

Il y a un feu de cheminée chez madame D... Je n-Baptiste, avec empressement:

— Il n'y a aucun danger, ma lame, aucun danger.

— Vous n'en savez rien?

Jean-Baptiste, sans se déconcerter:

— Oh! absolument rien. Mais je dis ça pour tranquilliser ma lame!

* *

M. Littré, qui est d'une distraction proverbiale, passait, un jour d'hiver, sur le quai Malaquais.

Quelques rares libraires étalaient leur marchandise sur le parapet, et, pour se réchauffer, soufflaient dans leurs doigts.

M. Littré, malgré le froid très vif, ne put résister au plaisir de bouquiner un peu.

En fouillant dans l'étalage, il trouva un livre qui lui convenait.

— Combien cela?

— Quinze sous....

Il sortit un billet de cent francs de sa poche.

— Mais, monsieur, je n'ai pas de monnaie.

— Allez en chercher, je vous attends.

Mais le philosophe prit tant de plaisir à la lecture de son livre, qu'il s'en alla sans attendre le marchand.

Grand embarras du bouquiniste qui ne savait pas le nom de l'acheteur.

Huit jours après, M. Littré repassa.

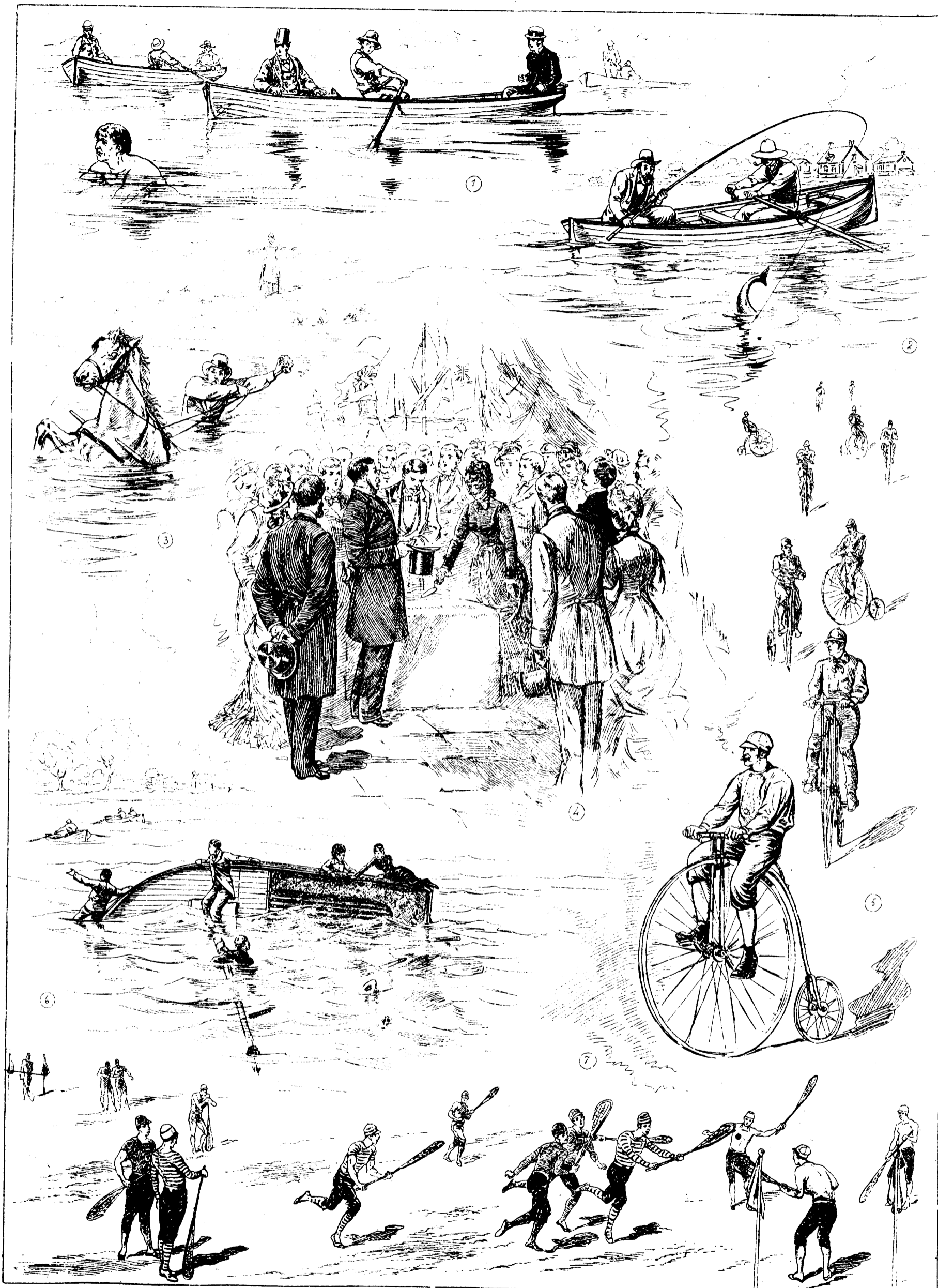
Le marchand courut après lui.

— Eh! monsieur, la monnaie de vos cent francs, de l'autre jour?

— Ah! merci bien. Je n'y pensais plus.

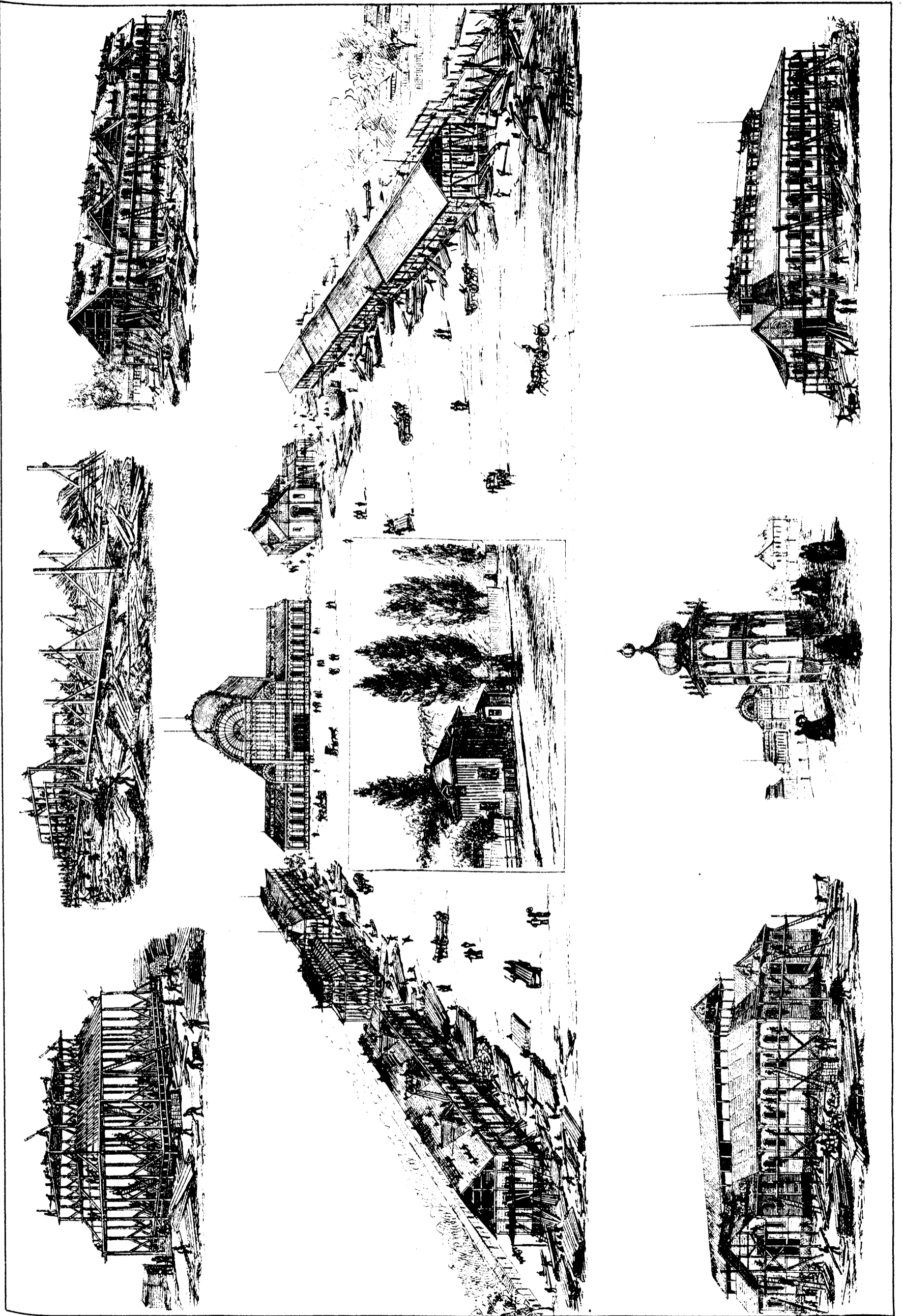
M. Littré était fort joyeux, non d'avoir retrouvé son argent, mais d'avoir constaté chez un « descendant du singe » une parole probité.

Il fut même si content... qu'il en oublia sur l'éventaire ses lunettes et son mouchoir.



1. LE NAGEUR WILLIAMS PARCOURANT LA DISTANCE ENTRE LAPRAIRIE ET L'ILE STE-HELENE EN 2 HEURES—2. CAPTIVE D'UN ENORME MASKINONGE A LAPRAIRIE—3. LE DR. TURCOT
 ENTRAINÉ DANS LE FLEUVE A HOCHELAGA PAR SON CHEVAL—4. POSE DE LA PREMIERE PIERRE DE TERRASSEMENT OU QUAI A QUÉBEC PAR LA PRINCESSE LOUISE
 5. EXCURSION A TERREBONNE EN VÉLOCIPÈDES—6. ACCIDENT AU YAHT "NEVA" A LONGUEUIL, CINQ PERSONNES A L'EAU MAIS
 TOUTES SAUVÉES—7. CONCOUS INTERNATIONAL DES JOUEURS DE GROSSE

LES EVENEMENTS DE LA SEMAINE



LES BATISSES DE L'EXPOSITION PROVINCIALE EN CONSTRUCTION

LE LAC DE BEAUPORT

A MADEMOISELLE C.....

(SONNET)

Salut, lac de Beauport ! bijou que la nature
A placé dans un lieu poétique et charmant ;
Tr' baignes de tes flots l'orgueilleuse ramure
Des vieux pins que la brise agite follement !

Les Hurons, ces guerriers à la vaillante allure,
Naguère, sur tes bords, vivaient paisiblement ;
Mais l'on ne voit plus là l'énergique figure
D'un seul de ces héros.—Ils sont tous morts en
[luttant !]

Bien des fois, ô mon lac, après une victoire,
Le Huron revenait, le front chargé de gloire,
Reposer près de toi ses membres tout meurtris ;

Et, bien des fois aussi, l'humble missionnaire,
Portant pour boucher la croix, le scapulaire,
Venait y consoler les malheureux conscrits !

J.-B. CAOUETTE.

Québec, 2 août 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

I

LE BUREAU

Un matin du mois de mai de l'année 1849, un jeune commis, assis devant un pupitre, était seul dans le bureau d'une maison de commerce peu importante, à Anvers.

Il était de haute taille et blond de cheveux ; sa figure fraîche et fine, avec quelque chose de rêveur dans l'expression, paraissait indiquer un caractère très doux, quoique l'éclat de ses yeux bleus accusât une certaine force d'âme ou du moins une nature enthousiaste.

Il était occupé à écrire ; cependant, il interrompait souvent son travail pour jeter les yeux sur un journal ouvert à sa droite sur le pupitre. Le contenu de cette feuille semblait l'attirer chaque fois avec une nouvelle force ; car c'était évidemment contre sa volonté qu'il détournait si souvent son attention de son ouvrage. Il fixa une dernière fois le regard sur ce journal et lut d'une voix sourde et émue :

« On y rencontre l'or presque à la surface de la terre, et en si grande abondance, qu'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des trésors. Un matelot a trouvé dernièrement une pépite ou morceau d'or pesant plus de vingt livres et d'une valeur d'au moins vingt cinq mille francs. »

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau. C'était un jeune homme assez solidement bâti, aux joues rouges, aux yeux noirs et étincelants : sur son visage ouvert brillaient la santé et la bonne humeur.

— Jean, mon ami, tu seras grondé, dit l'autre. Monsieur est déjà venu au bureau, et il a manifesté son mécontentement de ton absence.

— Bah ! cela m'importe peu, mon bon Victor, répondit Jean d'un ton triomphant. C'est décidé : je dis adieu au métier de gratte-papier et à cette obscure pri-on où j'ai sottement usé les plus belles années de ma vie. Hourra ! Je vais courir le monde, libre comme un oiseau, et ne reconnaissant plus d'autre maître que Dieu et le sort !

— Que veux-tu dire ? demanda son camarade stupéfait.

— Ce que je veux dire ? reprit Jean en tirant un papier plié de sa poche. Voici le prospectus d'une société française, la Californienne ; elle a fait faire toutes sortes d'instruments pour exploiter les meilleures mines d'or en Californie. Là où l'on peut ramasser avec les mains le métal le plus précieux, elle recueillera l'or par morceaux avec des outils excellents et des procédés perfectionnés. Peut devenir actionnaire qui veut. Moyennant deux mille francs, on obtient une traversée libre sur un vaisseau de la société, comme passager de seconde classe, et on reçoit deux actions qui donnent droit à une double part de l'or recueilli. Là-bas, en Californie, on n'a à s'inquiéter de rien, la société procure à ses membres une bonne nourriture et des maisons de bois confortables. Comme passager de troisième classe, on ne verse que douze cents francs ; mais on ne reçoit alors qu'une seule action. Mon père a consenti à sacrifier deux mille francs. Je deviendrais actionnaire de la Californienne ! le navire le Jonas est équipé par la Californienne ; dans quinze jours, il partira d'Anvers pour le pays de l'or. La société envoie encore quatre vaisseaux en Californie, entre autres un du Havre de Grâce, avec les outils et les directeurs, qui doivent déjà être en mer pour recevoir là-bas les actionnaires.

Victor regarda son camarade avec des yeux étincelants. Ce qu'il entendait le frappait de stupeur ; car un sourire d'admiration illuminait son visage rayonnant.

— Tu pars pour le pays de l'or ! tu vas en Californie ! murmura-t-il.

— Dans deux semaines.
— Toi, toi, Jean ! La soif de l'or t'a-t-elle pris ainsi tout à coup ?

— Oh ! non ; toi-même, Victor, tu m'as mis la tête à l'envers en me parlant sans cesse du pays extraordinaire qu'on vient de découvrir. Je vois dans ce voyage un bon moyen d'échapper à l'étouffante vie de bureau ; l'or n'est qu'un prétexte pour obtenir le consentement de mon père.... Ah ! ah ! demain, je suis libre ; demain, je deviens actionnaire de la Californienne ; demain, je retiens ma place sur le navire le Jonas !

— Que tu es heureux ! dit Victor en soupirant. Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour pouvoir être ton compagnon de voyage !

— Tu n'as qu'à venir, Victor. L'oncle de Lucie n'a-t-il pas déclaré vingt fois qu'il te prêterait l'argent nécessaire, si tu osais entreprendre un voyage en Californie ?

— Et ma mère, Jean ?
— Oui, ta mère.... ; mais tu dois considérer que les parents sont tous les mêmes. Si nous ne faisons pas un peu d'effort pour sauter hors du nid, ils nous tiendraient sous leurs ailes, jusqu'à ce que les cheveux commencent à grisonner sur notre tête....

— Tu ne peux croire, Jean, comme la seule idée d'une pareille résolution fait trembler une mère. L'oncle de Lucie, lorsqu'il vient chez nous, parle beaucoup des voyages lointains qu'il a faits en qualité de capitaine de vaisseau. Ma pauvre mère pâlit à la moindre allusion. Elle m'a toujours aimé si tendrement ! je ne peux pas lui enfoncer le poignard dans le cœur.

— Tu dois le savoir, c'est pourtant le seul moyen de voir s'accomplir le vœu de ton cœur. Le capitaine est un rude gaillard, il n'a pas beaucoup d'estime pour l'homme qui use sa vie courbée sur un pupitre et qui n'a vu qu'un petit coin du monde. Je gage que, si tu oses aller en Californie, à ton retour il te donnera avec joie la main de sa nièce.

— Il m'a promis son consentement aussitôt que mes appointements atteindront deux mille francs.

— Oui ? alors tu attendras longtemps. La révolution, en France, a fait languir le commerce. Monsieur n'a-t-il pas dit avant hier qu'il serait obligé de réduire nos appointements ?

Victor tint les yeux baissés sans rien dire.
— Tu as peut-être peur du long voyage ? demanda l'autre.

— Peur moi !.... s'écria Victor sortant de sa rêverie. Depuis six mois, je meurs d'envie d'entreprendre ce voyage. Non-seulement la Californie me fait entrevoir le moyen d'obtenir la main de Lucie, mais il y a encore un autre sentiment également puissant, qui me montre dans les contrées lointaines l'étoile d'un meilleur avenir. Juge, Jean : ma mère s'est opposée beaucoup de privations et a diminué son petit avoir pour pouvoir me donner une bonne éducation. Sa boutique et mes appointements subviennent à peine à notre entretien. L'instant est pourtant venu où le fruit de mon travail devrait rapporter quelque chose pour donner un peu d'aisance à ses vieux jours, et la récompenser ainsi de son amour et de ses sacrifices. J'aurais peur d'un voyage en Californie ? Qui est ce qui soupire plus ardemment que moi après cette terre promise ? Le bien-être de ma mère et mon propre bonheur ne sont-ils pas là ? Et n'ai-je pas des raisons pour mépriser tous les dangers, s'il en existe ? Ah ! si je pouvais l'accompagner, comme je remercierais Dieu pour sa bonté, même au milieu de l'adversité et de la souffrance !

— Mais tente encore un effort, Victor. Pense qu'autrement tu te condamnes toi-même à rester toute ta vie, pâli devant cet éternel pupitre ; que ta jeunesse se passe, lente, triste et régulière comme une vieille horloge. La liberté, c'est l'espace, voilà le bonheur de l'homme ; voir le monde, contempler chaque jour de nouvelles merveilles, se sentir ému à chaque battement du pouls, voilà vivre !.... Et alors, après deux ans d'indépendance, revenir dans sa patrie avec assez d'or pour enrichir tous ceux que nous aimons !

— Oui, oui, s'écria Victor comme hors de lui, je le lui demanderai encore ; et, s'il le faut, j'implorerai son consentement à genoux, je la supplierai par ce qu'elle a de plus cher au monde.
— Et moi, vois-tu, je chercherai le capitaine Morrello au café, et lui dirai qu'il doit t'aider. Laisse-moi faire.... La bonne idée ! nous partagerons là-bas comme ici, le bien et le mal....
— Tais-toi, Jean, répliqua l'autre d'une voix étouffée. J'entends monsieur qui vient au bureau.

— Ne lui dis rien de mon départ. Mon père pourrait quelquefois changer d'avis avant demain ; on ne peut pas savoir.

— Non, mais tiens-toi tranquille ; sans cela, mon sieur se fâcherait.
Les deux commis prirent leurs plumes ; et, lorsque la porte s'ouvrit, ils penchaient silencieusement la tête sur le papier, comme s'ils étaient restés depuis des heures absorbés dans leur travail.

II

LE DÉPART

Par une chaude journée du mois de juin, deux ou trois heures avant la tombée du soir, une grande foule était réunie au bord de l'Escaut, regardant d'un œil étonné un beau brick qui, pavillons déployés et flottant au vent, montrait dans le port, prêt à appareiller. C'était le Jonas, équipé par la Société Française la Californienne :

le premier vaisseau qui fit un voyage direct au pays de l'or, nouvellement découvert.

Le pont du brick fourmillait déjà de passagers qui agitaient à tout moment leurs chapeaux en l'air et faisaient retentir sur les flots leurs cris de triomphe. Du bord de l'Escaut, on leur envoyait de brillants souhaits de bonheur. C'était comme une kermesse, comme une joyeuse fête à laquelle les habitants d'Anvers ne prenaient pas moins part que les chercheurs d'or surexcités, quoique les émigrants fussent pour la plupart des Français des départements du Nord, et que très peu de Belges se fussent laissés séduire par le brillant appât de la Californienne.

Une couple de barques longeait le quai pour prendre les retardataires qui avaient passé en ville les dernières heures. On voyait voguer également quelques autres canots sur le fleuve. Chacun d'eux avait un drapeau belge au gouvernail, et ceux qui le montaient envoyaient leurs adieux à la ville d'Anvers et à l'Europe, et faisaient un tel vacarme en entrant et en battant des mains, qu'ils avaient l'air de gens ivres ou fous.

En ce moment, trois personnes, un bourgeois avec ses deux fils, sortirent en hâte d'une rue aboutissant au quai, et se dirigèrent vers le lieu où se trouvaient les barques.

— Vois, vois, mon père, dit l'aîné des deux jeunes gens, voilà le Jonas qui attend avec impatience.

— Que Dieu le protège ! dit en soupirant le vieux bourgeois.

— Mais allez-vous vous attrister maintenant, mon père ? dit le jeune homme en riant. Que sont deux années dans la vie d'un homme ? J'en ai usé au moins six dans un stupide pupitre. Pas d'inquiétude ! au contraire, soyez content et ayez confiance. Je reviendrai avec des morceaux d'or, avec des trésors, et ce sera mon orgueil d'avoir procuré à mon père et à mon frère une vie douce et paisible. Ainsi, ne soyez pas inquiet : vous n'aurez jamais de raisons de regretter ce voyage.... Mais où reste donc Victor ? Aurait-il mal aux jambes maintenant que l'heure décisive est arrivée ?

— Sa mère et lui ont tant de choses à se dire ! murmura le vieux bourgeois.
— Vois, Jean, ils viennent là bas, remarqua le frère. Cette pauvre Lucie Morello, elle marche la tête haute et paraît contente ; mais la servante du capitaine m'a dit que, depuis huit jours, elle ne fait que pleurer lorsqu'elle est seule.

— Tant mieux, mon frère.

— Comment cela ?
— Certes, c'est une preuve qu'elle aime sincèrement mon ami Victor. Cela me réjouit pour lui.

Les personnes dont l'arrivée avait été annoncée par le frère de Jean se montrèrent bientôt au coin de la rue. C'était une dame déjà vieille, qui marchait en parlant à côté d'un jeune homme, et lui pressait la main avec une tendresse inquiète, pendant que lui dirigeait vers le Jonas, pavoisé comme aux jours de fête, des yeux où brillait une joyeuse excitation.

Derrière eux venait un homme avec des joues tannées et de larges favoris, qui donnait le bras à une très jeune fille au visage charmant et délicat et s'efforçait de lui faire comprendre, en riant et en plaisantant, qu'un voyage en mer n'était pas plus dangereux qu'une petite excursion à Bruxelles par le chemin de fer.

— Victor, Victor, dépêche-toi ! on lève déjà l'ancre là-bas ! s'écria Jean qui se tenait debout dans une barque. On nous annonce qu'il n'y a plus de temps à perdre.

Lorsque la veuve regarda, du bord de l'Escaut, le faible esquif qui allait dans quelques minutes lui enlever, pour toujours peut-être, son fils bien-aimé, les larmes tombèrent sur ses joues et elle le pressa en sanglotant dans ses bras. Ce tendre embrassement émut profondément Victor, et il s'efforça de consoler et de tranquilliser sa mère par de douces paroles, et en lui promettant plus d'aisance et de bonheur pour ses vieux jours.

Il fut resté longtemps encore sur le cœur de sa mère, sourd à l'appel de son ami ; mais le vieux capitaine, l'oncle de Lucie, l'arracha de ses bras en se moquant de cet excès d'attendrissement. Jean, de son côté, cria plus fort que jamais que la barque ne pouvait attendre plus longtemps.

Victor prit les deux mains de la jeune Lucie dans les siennes et pénétra par un long regard jusqu'au fond de son cœur ; ses yeux demandaient : « M'attendras-tu ? Ne m'oublieras-tu pas ? » La demande et la réponse devaient être toutes les deux très émouvantes, car un torrent de larmes roula sur le visage de la jeune fille, et le visage du jeune homme s'illumina d'une joie extrême.

Le marin prit Victor par le bras et l'entraîna vers la barque. Le jeune homme, ému, embrassa encore sa mère et murmura à son oreille les plus ardentes paroles d'amour.

— Eh bien, puisque Dieu l'a permis, dit-elle en sanglotant, va, mon enfant ; je prierai pour toi tous les jours, toutes les heures. Ne m'oublie pas, n'oublie pas ta mère !

Victor descendit dans le canot : les rames plongèrent dans le fleuve.... En ce moment, on vit accourir de loin un jeune homme qui agita ses bras au-dessus de sa tête, avec des gestes inquiets, et qui criait :

— Attendez un peu, pour l'amour de Dieu ! Je suis Donat Kwik ! l'ai payé mon passage ; il faut que j'aille aussi au pays de l'or !

Ce jeune homme paraissait être un paysan ; la longue redingote bleue qui lui pendait jusqu'aux talons, son visage rouge et bouffi, son air naïf et bête, et surtout ses grandes mains et ses membres robustes et trapus, indiquaient qu'il avait

quitté les travaux des champs pour courir également après la fortune.

Son premier pas ne fut cependant point heureux. Dans sa crainte que le canot ne partît sans lui, il sauta avec une précipitation aveugle sur le bord du léger esquif et culbuta dans l'eau la tête la première.

Un matelot le saisit par les cheveux ; un second, aidé de Jean, le tira dans la barque, au milieu des éclats de rire et des applaudissements des bourgeois réunis sur le quai.

Le paysan regarda autour de lui avec embarras, se frotta la tête, rejeta une gorgée d'eau et murmura tout stupéfait :

— Camarades, il y a, pardieu ! trop de sel dans la soupe ! Vous n'aviez pas besoin non plus d'arracher la moitié de mes cheveux : je nage comme une anguille....

Mais, comme le canot bondit tout à coup sous la vive impulsion des rames, Donat Kwik tomba bon arrière sur un banc et se cramponna avec frayer au bord de l'embarcation.

Cet incident avait à peine détourné du quai l'attention de Victor. Pendant que la barque s'éloignait avec rapidité du rivage, il tenait le regard dirigé vers l'enlèvement où sa mère et Lucie lui faisaient toutes sortes de gestes encourageants, comme si elles eussent cru, les âmes aimantes, qu'il était encore plus malheureux qu'elles.

Jean était debout sur un banc. Il jeta à son père et à son frère un dernier adieu retentissant, agita son chapeau et poussa un hurrah triomphant qu'on entendit jusque près des maisons du quai.

Ces cris de joie firent un singulier effet sur Donat Kwik. Il sauta debout, s'éleva au coin du joyeux jeune homme et le pressa dans ses bras avec tant de force, que Jean sentit l'eau mouiller sa poitrine. Il éloigna avec une sorte de colère le grossier compagnon de voyage, et s'écria :

— Ah ça ! mon gaillard, êtes-vous fou ou gris ?

— Je crois, en effet, que j'ai un petit coup dans le cerveau, répondit l'autre. Il y a de la bonne bière à Anvers, de la force bière.

— Ne voyez-vous pas que vous me mouillez et que vous abîmez mes vêtements ?

— Pardieu ! j'avais oublié le bain froid ! Bah ! camarade, nous pourrions acheter là-bas autant d'habits que nous voudrions. De l'or par brouettes !

— De quel pays êtes-vous ? A votre langage, on dirait que vous venez de Malines ? demanda Jean.

— Vous l'avez presque deviné. Je suis Donat Kwik, un fils de paysan de Natten Hoeslout, au-delà de Rupelmonde, dans le petit Brabant, dit l'autre en bredouillant très vite. Ma tante est morte ; j'ai hérité, mais pas assez, à mon goût. Je vais chercher de l'or. A mon retour, je me marie avec Hélène, la fille du notaire, ou avec Trine, la fille du bourgeois ou avec la demoiselle du château. Je ramasserai tant d'or tant, tant, que je pourrai acheter tout le village !

Jean se retourna, en haussant les épaules vers son ami Victor, qui répondait encore par signes au tendre adieu qu'on lui envoyait du quai, et il le plaisanta sur la visible émotion de Lucie et sur sa profonde affection pour lui.

Donat vint interrompre la conversation. Il montrait aux deux amis un morceau de papier imprimé :

— Camarades, voyez-vous un peu ceci.... dit-il.

— Vous devenez ennuyés avec vos camarades, murmura Jean d'un ton courroucé.

— Eh bien, je dirai messieurs, puisque vous le voulez absolument, quoique je ne sois pas pauvre non plus. Allons, ne faisons pas tant de compliments ; vous devriez me dire, messieurs, ce que je tiens ici en main.

— C'est un billet de banque anglais de cinq livres, mon ami, répondit Victor.

— Oui, mais en francs ?

— Quelque chose de plus que cent vingt-cinq francs.

— J'avais peur, pardieu ! que le vieux juif chez lequel j'ai changé mon argent n'ait échangé en main des chiffons de papier.

— En avez-vous beaucoup de cette espèce de mandat ? Victor en souriait.

Le paysan regarda les matelots avec défiance, et dit mystérieusement à l'oreille des deux amis :

— J'en ai quatre : le reste de mon héritage. J'aurais bien pu placer ces cinq cents francs à intérêt chez l'agent d'affaires de notre village ; mais on ne peut savoir ce qui arrivera là-bas ; la prudence est la mère de la porcelaine. Si nous étions dupés et si nous ne trouvions pas d'or ? Ce n'est pas Donat qui mourra de faim le premier ; il a une poire pour la soif. Il faut que vous sachiez, messieurs, que je suis malin, beaucoup trop malin quel que-fois !

La barque att'ignit le navire, et les voyageurs furent salués par une salve d'applaudissements. Le Jonas avait déjà levé l'ancre et tendu ses voiles. Bienôt il prit le vent et avança sous l'impulsion d'une fraîche brise.

Alors, le navire lâcha sa bordée pour dire adieu à la ville d'Anvers ; les canons du fort retentirent à ce salut, les marins agitaient leurs chapeaux sur les mâts, les passagers remplissaient l'air de leurs cris de triomphe, les quais retentissaient des souhaits de bonheur et de foule ; et le Jonas glissa majestueusement en avant, au bruit du canon qui grondait et des gigantesques acclamations des milliers de spectateurs.

Donat Kwik était le plus en train ; il bondissait de droite à gauche comme un insensé, les bras levés et criait : « Hourra ! hourra ! » d'une

voix si forte, que ses cris retentissaient au-dessus de ceux des autres passagers, par-ils au braillement d'un âne. Comme il heurtait tout le monde, il recevait par-ci par-là un coup de poing dans le dos ou un coup de pied dans les jambes; mais il n'y faisait pas attention et beuglait à perdre haleine.

Il remarqua ses deux compagnons de la barque qui, debout derrière la batterie, se montraient sur le quai l'endroit où ils croyaient que se trouvaient leurs parents, quoique la foule n'apparût plus à leurs yeux que comme une tache noire confuse. Donat passa la tête entre eux et dit grossièrement :

— Eh ! eh ! pardieu, camarades, sommes-nous malades ? Je veux dire : Messieurs, avons-nous du chagrin ?

— Sur ma parole, dit Jean courroucé, si tu continues à nous ennuyer, je te casse le cou, entends-tu, Donat Kwik !

— Mais il n'y a pas là-dessous, dans la troisième classe, une qui vive pour me comprendre ! répondit Donat. Ils sont aussi stupides que des veaux ; ils baragouinent un patois inintelligible, et ils ne connaissent même pas un mot de flamand.

— C'est égal, va t'en, te dis-je !

Le paysan, voyant que c'était sérieux, s'éloigna en traînant les jambes et grommela en lui-même :

— Qu'ils sont fiers, ces messieurs de la ville ! Comme si je ne devais pas trouver autant d'or qu'eux, et même davantage. Si mes compatriotes ne veulent pas causer avec moi, je serai donc obligé de me coudre la bouche ? Allons, allons, vive la joie !... Hourra ! hourra ! vive la Californie !

Et, tournant sur lui-même comme une toupie et balançant les bras comme un moulin à vent, il s'avança au milieu d'un groupe de gens joyeux.

En ce moment, le *Jouas* tourna derrière la Tête de Flandre, et la ville d'Anvers disparut aux regards des passagers. Les voiles s'enflèrent sous un vent favorable. Le joli brick pencha légèrement de côté et s'élança avec un redoublement de vitesse à travers les vagues agitées.

(La suite au prochain numéro.)

UNE VENGEANCE

Vous connaissez la princesse X..... N'est-ce pas ? cette femme dont la beauté est si célèbre et dont l'esprit aventureux, original, le caractère énergique et passionné détonne si singulièrement au milieu de nos physionomies platement uniformes.

— On m'a conté de vous des choses étranges et terribles, lui dis-je un jour, chère princesse ; et, en vérité, de vous rien ne me surprendrait. Votre regard, qui a parfois la douceur rêveuse et profonde, le velouté des yeux de la gazelle, sont tout à coup traversés par des éclairs de feu, d'étranges lueurs de férocité qui rappellent l'œil de la panthère.

— Vous me jugez mal si vous me jugez cruelle et fantasque, répondit-elle ; j'ai beaucoup vécu, beaucoup souffert, je ne suis ni banale, ni inoffensive, voilà tout. Asseyez-vous ici, écoutez une histoire qui vous fera me connaître mieux que la plupart des gens qui parlent de moi.

J'ai adoré assez longtemps mon mari, j'avais seize ans ; il était mon aîné de dix ans ; d'une intelligence et d'une corruption raffinées. Peu d'hommes furent plus séduisants et séduisèrent davantage ; vous l'avez connu, d'ailleurs. Après ma fille, je n'ai point souvenir d'avoir éprouvé pour un être, passion plus violente que celle que m'inspira le prince. Ceci vous étonne sans doute, rien de plus vrai ! J'étais enivrée de lui, orgueilleuse de sa possession, et longtemps, je demeurai entre toutes, l'esclave préférée. Cet homme m'avait dompté, et je restai soumise, jusqu'à certaine aventure, dans laquelle l'enfant et son institutrice jouèrent un grand rôle.

Nous habitons alors, près de Versailles, ce magnifique château, venu plus tard, par nous, à lady H... Le prince s'absentait souvent et revenait nous surprendre dans notre merveilleuse oasis.

Miss Betzy—toutes les filles de cette classe s'appellent miss Betzy—était une Viennoise, remarquablement jolie, très élancée, très blanche ; des épaules et des bras comme les miens. Toutefois, elle n'avait point cet œil noir et féroce dont vous me gratifiez.—Des yeux bleus de bleuets, avec des cils noirs, une forêt de cheveux blonds, en faisaient une ravissante personne. Très fine, en même temps que très fière, appartenant à une famille honorable de Vienne, de plus, musicienne, poétique et tendre comme toutes les Vien-

noises. Hélène l'avait prise en telle affection que, depuis deux ans, que miss Betzy était entrée chez moi, l'enfant m'avait complètement échappé. Le père ne tarda pas à suivre l'exemple de sa fille. Cette femme, je ne sais comment, était une vraie charmeuse.

Que se passa-t-il ? Je n'en vis jamais rien. Le prince était trop de son monde, trop grand seigneur pour laisser rien paraître. Mais, chaque jour, je sentais mon enfant s'éloigner de moi. De la perte du mari, je me tins aisément consolée, et de cet humiliant partage, car il y avait partage ! Inconsciemment, malgré elle, la maîtresse laissait déborder son bonheur ; cette créature était complètement heureuse, elle en rayonnait parfois avec une telle candeur, que ses regards me troublaient, moi si hautaine. Point de preuves ; convenances, égards, tout était respecté.

L'empire que cette femme avait pris sur le prince, homme peu sentimental, était étrange ; elle le rendit fou jusqu'à l'imprudencence.

Un jour, pendant une des courtes absences de mon mari ; j'étais seule au salon avec Hélène et miss Betzy. — L'enfant étudiait son piano, sa gouvernante à côté d'elle.—Un domestique m'apporta le courrier. La Viennoise leva subitement les yeux ; il y avait pour elle à son adresse, timbrée de Paris, une lettre de l'écriture du prince, et deux lettres d'Allemagne.

Je me levai froidement, sans me trahir par un geste, et tendis moi-même le paquet à miss Betzy.

— Voici trois lettres pour vous, ma demoiselle, l'autre vient de Paris.

Elle les regarda, plaça les deux lettres de sa famille sur le piano et décacheta la troisième, celle du prince. Au moment où elle la lisait, je m'élançai vers elle, et lui arrachai brusquement des mains la lettre de mon mari. L'enfant s'interrompit tout à coup et se rapprocha en tremblant de son institutrice.

— Laisse-moi seule, un instant, Hélène, lui dis-je, j'ai à parler à miss Betzy.

La Viennoise, sans se départir un instant de son sang-froid, embrassa ma fille, et la conduisit doucement jusqu'à la porte du jardin. Restée seule, avec ma rivale, je lus lentement et à haute voix les lignes suivantes, écrites en anglais :

“ Miss Betzy, mon adorée, je vous ai vue hier, je vous verrai demain ; mais j'ai besoin de vous le dire une fois de plus, je vous adore. Comme d'habitude, venez à ma rencontre avec Hélène. Je vous couvre de baisers toutes les deux.”

— Mademoiselle, reprit-je haletante, en lui jetant à la figure la lettre du prince, vous êtes une misérable ! Vous m'avez pris mon mari, peu m'importe ! mais vous m'avez volé mon enfant, vous êtes une infâme ! Vous partirez demain, je vous chasse. Elle me regarda longuement, sans proférer une parole, et s'éloigna lentement.

Le lendemain, le prince qui avait horreur du scandale et du bruit, partit avec moi pour Florence et me conduisit chez ma mère. Hélène fut placée au Sacré-Cœur. Je ne revis plus miss Betzy, qui retourna à Vienne. Plus d'une fois j'eus la pensée d'écrire à ses parents, pour leur révéler les incidents, je n'en eus pas le courage. A mon retour d'Italie, je voulus reprendre ma fille ; le prince s'y opposa. L'enfant, d'ailleurs, n'avait pour moi ni confiance ni tendresse. Elle est morte à dix-sept ans, vous le savez, six mois après cet odieux mariage avec le duc de X... ; mais depuis longtemps je l'avais perdue !

Dix ans s'étaient écoulés depuis la scène que je viens de vous retracer. Ma fille était morte, j'étais séparée du prince. Ma vie, partagée entre Paris et Florence, était celle d'une grande dame, très riche, très indépendante et profondément malheureuse. Nous étions à la fin de l'automne ; je revenais en Italie, sur le paquebot de Marseille à Livourne. La traversée avait été fort pénible, et quelques heures seulement avant de débarquer, la mer était devenue calme et le ciel bleu. La plupart des passagers étaient restés dans leur cabine. Je me promenais seule sur le pont, lorsque le comte X... un Mi-

lanais charmant que j'avais perdu de vue depuis ma jeunesse, m'aperçut et vint à ma rencontre.

— Allez-vous à Florence, dis-je aussitôt ?

— Hélas ! non ! Je m'arrête à Pise, me répondit-il tristement. Vous voyez en moi, princesse, l'homme le plus heureux et le plus infortuné. Je conduis au Campo-Santo la plus adorable des femmes, qui se meurt en pleine jeunesse, en plein bonheur, en pleine beauté. Je me suis marié, il y a six ans, à Vienne ; l'ange que j'ai épousée ne m'a pas donné une heure de chagrin. Et je vais la voir mourir. Elle me laisse une fille.

Le jeune homme, en même temps, me montrait un blond et délicieux baby de quatre ans, gambadant sur le pont auprès de sa gouvernante.

— Ce que je souffre est au-dessus des forces humaines, ajouta-t-il. La comtesse est ivre d'espérance et de joie. Elle seule ne se doute point de son mal, et il me faut dissimuler mes tortures. Tenez, la voici.

Et, devant moi, une femme ravissante, belle, d'une transparente blancheur, montait l'escalier des cabines et s'avançait souriante aux cris de joie de sa fille et cherchant des yeux son mari. Une brise tiède et légère s'était levée ; les passagers sortaient tous de l'entrepont, et chacun avait les regards fixés vers l'horizon où déjà se découvrait la silhouette de Livourne.

— Je vais vous présenter ma chère ma-

lade, princesse ; de grâce encouragez-la ! Le comte ayant approché un fauteuil y installa avec précaution la jeune femme, et s'apprêta à lui dire quelques mots à l'oreille. J'allai à elle, avant qu'il eût prononcé mon nom. Miss Betzy, c'était elle, ferma les yeux en me reconnaissant. Le sang colora ses joues pâles ; mais elle reprit vite ses sens, avant que son mari se fût aperçu de son trouble. Après une présentation en règle, il me laissa auprès de la comtesse, pour s'occuper des détails du débarquement. A peine se fut-il éloigné, que la malheureuse, dont l'émotion n'avait plus de contrainte, laissa tomber deux grosses larmes et prenait ma main qu'elle porta subrepticement à ses lèvres :

— Au nom du ciel, ma tante, par pitié, ne me laissez pas mourir ! De grâce, ne trahissez pas mon crime. Il est si heureux, lui, je vous en supplie à genoux. Je vais là-bas pour me recueillir tout à fait ; ma vie entière sera pour vous une bénédiction. O princesse, soyez miséricordieuse.

— Rassurez-vous ! très chère miss Betzy, le comte ne saura rien par moi ! Je vous le jure. Il en eût été autrement si vous aviez dû vivre ! Ne voyez-vous donc pas que vous êtes déjà morte, et que vous allez rejoindre Hélène que vous m'avez volée ! Mais rassurez-vous, vous mourrez en paix, adorée et vénérée par le comte.

En ce moment, le sifflet du capitaine annonça que le navire accostait au port ; le mari de miss Betzy accourut auprès de sa malade qui venait de tomber en syncope. Elle mourut à Pise quinze jours après son arrivée.

E. DE SAULNAT.

ON A BESOIN

D'un solliciteur et collecteur énergique, parlant les deux langues, à qui nous donnerons un encouragement libéral. S'adresser à nos bureaux, 5 et 7, rue Bleury. Nul autre que des personnes d'expériences dans cette besogne et pouvant donner les meilleures références devront se présenter.

Vie dans les manufactures. — Les personnes qui travaillent dans les manufactures deviennent ordinairement pâles, perdent l'appétit, sont languissantes, éprouvent des sensations pénibles, ont le sang pauvre, digèrent mal, ont les reins et le système urinaire en désordre, et tous les médecins et les médicaments du monde ne peuvent leur faire du bien, à moins qu'elles abandonnent ces manufactures ou qu'elles fassent usage des Amers de Houblon, composé des plus purs et des meilleurs remèdes qui leur rendront la santé et leurs couleurs. Personne ne souffrira, s'ils en usent largement. Ils ne coûtent qu'une bagatelle. Voir une autre colonne.

CHOSSES ET AUTRES

— La récolte du foin dans le district de Québec est moindre que celle de l'année dernière.

— La population de la province de Manitoba est aujourd'hui de 38,300 âmes, dont 15,400 sont d'origine française.

— Les travailleurs employés à faire la moisson dans le comté de Fillmore (Minn) gagnent en moyenne trois piastres par jour.

— M. Claudio Jannet a l'intention de publier une série d'articles sur la littérature canadienne, à son retour à Paris.

— Les Albanais ont fait sauter le consulat grec à Prizjend, au moyen d'une mine qu'ils avaient réussi à placer sous le bâtiment.

— On a découvert, à la Rivière-Ouelle, une source d'eau minérale qui ressemble beaucoup à celle de St-Léon et de Plantagenet.

— A St-Zénon, dallée de la Mantawa, derrière Berthier, on vient de découvrir de riches gisements de mica, qu'on se propose d'exploiter avec avantage.

— Les édifices du parlement de Québec pourront être occupés en octobre. On travaille actuellement à poser un trottoir en pierre de l'entrée principale à la Grande-Allée.

— La concession pour les ouvrages préliminaires du tunnel projeté entre la France et l'Angleterre, accordée pour l'espace de cinq ans par le gouvernement français, vient d'être renouvelée pour trois ans.

— Il y a à Montréal 10 brasseries, 671 comptoirs où se vendent les boissons enivrantes, y compris 394 épiceries et 92 hôtels, 26 boulangeries, 420 comptoirs où se vend le pain, et 200 étaux de bouchers.

— Les Canadiens-français de Stanford, Wisconsin, viennent de fonder une Société Saint-Jean-Baptiste. Près de cent membres ont inscrit leurs noms sur le rôle de la société, dès la première réunion.

— A Millford, Delaware, une femme avait laissé son jeune enfant couché dans la cuisine pour aller chez un voisin. Pendant son absence, un pouceau s'introduisit dans la cuisine et dévora les deux pieds du petit malheureux.

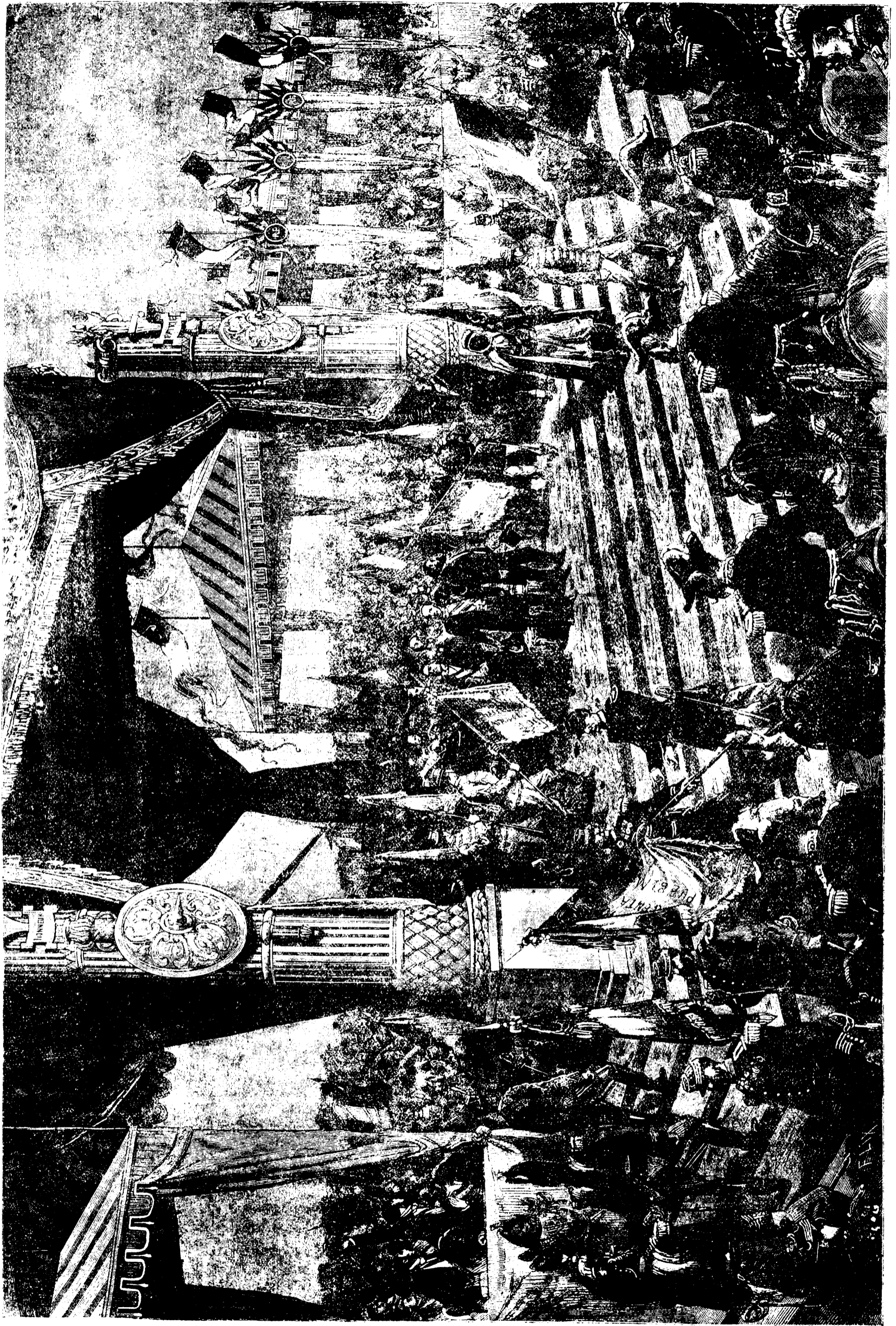
— Pendant qu'un M. Hill bêchait dans son champ de pommes de terre, au lac Beauport, il a trouvé une vieille pièce de monnaie espagnole. Sur un côté était inscrits ces mots : “ Philippus V.” et sur l'autre : “ Hispaniarum rex, 1731.”

— Les aldermen de la ville de New-York ont pris au sérieux la pétition de M. Bergh contre les chats et treize d'entre eux, après une discussion animée, ont condamné à mort tous les chats de New-York qui seraient rencontrés dans les rues, les places et les allées de la ville.

— Il y a dans Montréal soixante-quinze églises : 20 églises catholiques, 14 anglicanes, 16 presbytériennes (1 française) 11 méthodistes (1 française), 5 congrégationalistes, 4 baptistes (2 françaises), 1 unitaire, 2 hébraïques, 1 suédoise et 1 luthérienne.

— Les résidents du village St-Charles (Québec), ont, paraît-il, l'intention de construire une digue de huit pieds de hauteur, afin de se protéger contre les grandes marées. Cela leur procurera aussi la jouissance d'une grande étendue de terrain entre la rivière St-Charles et leur village.

— Un plongeur du nom de W. Gilker déclare que, pendant qu'il était à explorer au fond de la rivière Chaudière, à Ottawa, il a été attaqué par un poisson ou serpent de sept à huit pieds de long, qui l'a mordu plusieurs fois à la main. Il eut beaucoup de peine à l'éloigner. Le combat dura un quart d'heure. Ce n'est qu'au moyen de grandes fiches dont il se servit pour le darder qu'il put avoir le dessus sur son terrible ennemi.



LA DISTRIBUTION DES DRAPEAUX A GONNATHAN, PARIS, LE 19 AOÛT 1880. (D'APRES UN PHOTOGRAPHE.)

—Le Gaulois publie une dépêche de Melbourne d'après laquelle une révolte désespérée de forçats aurait eu lieu à Bouloupari (Nouvelle-Calédonie). Cent-cinquante détenus auraient réussi à s'échapper, et un fort détachement de troupes serait envoyé à leur poursuite.

—Le spectacle du soleil brillant à minuit dans tout son éclat, attire au mois de juin une grande foule d'étrangers dans la Laponie suédoise. Pendant six semaines, la nuit n'existe presque plus au nord de la Suède, le soleil ne se couche pas, et la terre qu'il ne cesse d'échauffer produit en un mois et demi l'orge et les céréales.

—Les travaux aux mines d'or de la Beauce sont poussés avec activité. Les employés de M. Humphrey trouvent dans la Rivière-du-Loup assez d'or pour récompenser largement l'explorateur.

Un monsieur Cameron vient de commencer de nouveaux travaux dans la même rivière; il espère obtenir un résultat satisfaisant.

—Plusieurs Pères Jésuites expulsés de leurs maisons de France se trouvent en ce moment à Rome. Animés du plus beau zèle et d'un admirable sentiment d'abnégation, ils viennent demander au Saint-Siège qu'il veuille assigner à leur apostolat quelques-unes des missions de l'Orient où le besoin d'ouvriers évangéliques se fait sentir davantage. Là, du moins, au milieu des infidèles ou des schismatiques, ils espèrent trouver l'hospitalité et le respect de la justice que leur refuse le gouvernement de la nation très-chrétienne.

—Jérusalem, d'après les rapports, s'est considérablement accrue en population depuis quelques années. C'est l'élément juif qui a surtout augmenté. On compte aujourd'hui 15,000 hébreux, contre 10,000 en 1873. Ils sont attirés en Palestine par le désir d'éviter le service militaire auquel ils sont encore obligés dans la plupart des pays d'Europe et par le droit de posséder des immeubles en Turquie, qui leur est accordé par le protocole de 1868, ainsi qu'aux autres étrangers. Il y a aussi à Jérusalem une colonie allemande d'environ 400 personnes, et qui est assez prospère. Les principales industries de cette ville sont toujours à peu près les mêmes: fabrique d'huile, de savon, d'objets en bois d'olive et en nacre. Cette dernière a considérablement augmenté, vu que la vente n'est plus restreinte sur les lieux aux visiteurs et pèlerins, mais s'étend aujourd'hui à l'étranger par l'exportation.

L'IMPÉRATRICE A STE-HÉLÈNE

Le 12 juillet, dans la matinée, le Trojan arrivait à Sainte-Hélène, et l'impératrice descendait à terre pour aller visiter Longwood et le tombeau de l'empereur Napoléon Ier. Par les soins de la Compagnie l'Union, des voitures avaient été retenues, soins utiles, l'île ne possédant qu'un nombre restreint de véhicules. C'est M. Mareschal, gardien du tombeau et de Longwood, qui conduit l'impératrice en lui donnant les explications dont elle peut avoir besoin.

On sait que Longwood est une maison de médiocre grandeur, avec un seul rez-de-chaussée, qui par les ordres de l'empereur Napoléon III et sous la direction même de M. Mareschal a été restaurée, et dont autant que possible on a rétabli les anciens aménagements. La première pièce, l'antichambre, conduit au salon où mourut l'empereur. Un buste en marbre blanc, entouré d'une grille, marque la place où on avait dressé le lit; l'impératrice s'arrête quelques instants devant ce buste et y fait, debout, appuyée sur la grille, une courte prière, puis continue la visite de cette triste demeure, d'autant plus triste qu'il n'y existe aucun meuble.

De Longwood, l'impératrice s'achemine vers la vallée où se trouve le tombeau, composé d'une large pierre plate, entouré d'une grille de fonte. Le saule qui ombre la tombe a vingt-six ans, c'est le second depuis la mort de l'empereur. La

durée de ces arbres à Sainte-Hélène ne dépassant pas vingt-huit ans, on a soin de garder des boutures du premier saule, et ce sont ces boutures qui ont produit l'arbre actuel dont l'impératrice emporte aussi quelques nouvelles boutures—l'une d'elles est destiné à la reine d'Angleterre qui en a fait la demande. L'impératrice rapporte aussi quelques plants de violettes et de géraniums qui croissent le long de la pierre tombale. Après une seconde prière, elle remonte en voiture, se dirigeant vers le port où le steamer l'attend. Le gardien du tombeau, M. Mareschal, s'embarque en même temps. Depuis douze ans à Sainte-Hélène, le gouvernement le rappelle en France, et la dernière fois qu'il accomplit les devoirs de sa charge, c'est pour la veuve d'un Napoléon; n'est-ce pas aussi étrange que cette rencontre par l'impératrice à Sainte-Hélène d'une compagnie du 9^e régiment d'infanterie écossaise, qui au Cap a rendu au prince impérial les honneurs funèbres, après avoir accompli le même devoir pour les cendres de l'empereur, lors de leur translation en France.

Le 14 juillet, le Trojan touchait à l'Ascension, et, le 22, faisait escale à Madère. L'impératrice, cette fois, descend à terre; elle veut se promener sur la petite plage de Funchal, où son fils, lui aussi, s'était promené pendant les quelques heures de relâche du Double.

A minuit, le 22 juillet, le paquebot reprenait la mer pour atterrir définitivement le 26 à Plymouth, et le 27 à Southampton, après un voyage ayant duré exactement quatre mois. Il y a à bord du Trojan cent passagers de première classe, qui, comme ceux du German, ont pour l'impératrice les plus respectueux égards. Chaque jour elle monte sur le pont, conduite par une des personnes de sa suite; elle y reste des heures entières absorbée dans ses tristes rêveries; elle est visiblement fatiguée et semble satisfaite chaque fois que le capitaine, lui faisant connaître la marche du navire, lui apprend que nous nous rapprochons des côtes. A-t-elle retiré de ce voyage si pénible quelque soulagement à sa peine? Je ne le crois pas; le résultat le plus beau de ces fatigues, c'est la certitude acquise, la preuve faite, que celui qu'elle pleure est mort héroïquement; comme mère et comme impératrice, elle a droit de s'enorgueillir aujourd'hui d'avoir accompli cette tâche, si douloureuse qu'elle ait été.

—Pourquoi dites-vous toujours, en parlant de votre oncle Durandau: "Notre parent éloigné?"

—Parce que nous l'avons mis à la porte, tout simplement!

Un américain arrive dans un hôtel d'une petite ville du midi.

Harassé, couvert de poussière, il demande de l'eau pour se débarrasser.

Pas une goutte d'eau.

A peine dans sa chambre, il pousse un cri formidable: "Au feu!"

A cet appel, on accourt, qui portant un seau, qui un baquet, qui un pot.

—Ah! voilà de l'eau, dit le Yankee, merci bien, c'est tout ce que je voulais. Je vous donne la recette pour rien.

Toux. — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge. — LES TROCHES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent un attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Définiez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchial Troches" se vendent seulement par boîtes.

A NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS

Notre agent, M. E. Stevens, se prépare à visiter les places suivantes:

- Oxford Plain Pittsfield
Webster South Adams
Southbridge North Adams
North Groovnosdale Williamstown
Putnam Troy
Danielsonville Cohoes
Wauregan Glen's Falls
Jewitt City Whitehall
Taftville Rutland
Oakum Vergennes
Baltic Burlington
Willmantic St-Albans
Quidnic Montréal
Watick

Les Amers de Houblon. — La compagnie qui fabrique les AMERS DE HOUBLON, à Toronto (Ontario), est la seule qui soit autorisée au Canada à vendre cette préparation. Elle en a acquis le droit exclusif, qui lui est garanti par les lois de la Puissance et par deux marques de commerce dûment enregistrées. Toute personne qui se servira de ces marques de commerce ou qui vendra une préparation portant le nom de AMERS DE HOUBLON, sera passible d'une forte amende. Les pharmaciens et le public voudront bien tenir compte de cet avis et refuser toutes les autres préparations qui ne sont que des contrefaçons et de véritables poisons. Les AMERS DE HOUBLON sont le remède le plus efficace qui soit connu.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 19 août 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOCUREUX, 589, rue St-Catherine.
Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPER, 693, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 228. — MM. V. Gagnon, F. Côté, Z. Delaunais, Québec; Un ami des Échecs, Ottawa; Trifluvien, Trois-Rivières; P. Dugas, M. Toupin, Montréal.

Problème No. 229. — F. Côté, Québec; N. P. Sorel; M. Lalandry, New-York; N. O. Paquin, Montréal; X. Beauhen, Berthier; Un amateur, Terrebonne; L. O. P., Sherbrooke.

NOUVELLES

— Comme il est probable qu'un certain nombre d'amateurs d'échecs visiteront la cité de Montréal durant la prochaine exposition, ne serait-il pas opportun d'organiser un Congrès, ou un tournoi? L'occasion ne saurait être plus favorable.

TOURNOI DE BRUNSWICK. — Des déclarations privées nous donnent le résultat suivant: 1er prix, L. Paulsen; 2e prix, Wm. Kienann; 3e et 4e prix, ex æquo, MM. Mincks witz, Schwartz et Wemmers.

— D'après le Canadian Spectator, une assemblée de la "Canadian Chess Association" doit avoir lieu dans la cité d'Ottawa, dans les premières semaines du mois de janvier prochain, pour s'occuper de la fondation d'une nouvelle association; on se propose, parait-il, d'enrôler sous le même drapeau les amateurs des Provinces Maritimes, de la province de Québec, et de cette partie de la province d'Ontario situés à l'Est de Kingston. Les joueurs d'Ottawa et des localités environnantes seraient plutôt disposés à se rallier à cette nouvelle société qu'à celle d'Ontario. On explique cette préférence par le fait que Toronto, Hamilton et London, rendez-vous probable de l'Association d'Ontario, se trouvent à une trop grande distance d'Ottawa, par le défaut de communications directes, tandis que Montréal, Sherbrooke et Québec sont facilement accessibles aux visiteurs d'Ottawa et des régions voisines. Il serait très convenable de donner à la nouvelle confrérie québécoise le nom d'Association d'Échecs du Canada Est, pour la distinguer de l'Association du Canada-Ouest, ou d'Ontario.

ÉCHECS ET JOUEURS D'ÉCHECS.

(Suite.)

Aux yeux de bien des amateurs, une grande qualité des Échecs, c'est qu'il n'est point nécessaire d'y être d'une force remarquable ou même moyenne pour y trouver cette agréable excitation intellectuelle qu'ils procurent. Il semble même qu'une petite connaissance du jeu procure plus de plaisir qu'une grande habileté. Qu'un amateur se fasse un nom ou du moins qu'il se l'imagine, le voilà plein d'une préoccupation allant souvent jusqu'à l'exagération. À la simple idée de perdre une partie contre un joueur de force égale ou inférieure, il devient tout soucieux. L'amateur sans prétention ignore les tortures de ces sortes d'appréhensions; à lui, le digne homme nul ne saurait ravir sa réputation; et si, de temps à autre, il gagne un fort, le voilà ravi; son cœur déborde.

Je connais des amateurs passionnés qui ont joué toute leur vie et qui, au cercle, se colent toujours la Dame sans le moindre désespoir, sans le désir même, le crois, de sortir de leur catégorie. C'est ainsi qu'il y a quelques années, dans un club renommé, il y avait un amateur étranger, bien connu, qui jouait sans relâche avec une grande ardeur, et qui exigeait que tout le monde lui rendit Dame, Pion et Trait.

L'après-dînée suivante confirma ce que j'ai avancé un peu plus haut: J'aperçus un jour deux amateurs s'affairant autour d'un échiquier, qu'on eût dit qu'ils jouaient leur existence; je m'approchai négligemment et leur demandai comment ça allait.

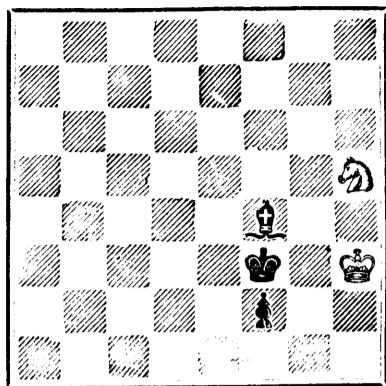
— Oh! très bien! répondit l'un des Morphy en herbe avec un air de satisfaction indescriptible, très bien, parfaitement, nous n'avons encore fait que l'ÉCHANGE DES ROIS!

Il est bien rare que les dames comprennent l'attrait des Échecs ou même y croient; ennemies de méditations profondes, elles éprouvent généralement pour le noble jeu une répulsion qu'elles n'aiment que trop à exprimer. Veux-tu savoir jusqu'où va chez une femme la patience, l'amabilité — ou les défauts correspondants? Fais une partie d'échecs avec son mari: Si elle reste — ce qui est rare — pleine de douceur, de patience, d'affabilité, tu peux en conclure qu'elle est un modèle de ces aimables qualités.

Traduit du Sonntags-Blatt par CHARLES-A. DALIPHARD.

FIN DE PARTIE No. 6. Composé par M. B. HORWITZ. (Du Chess Monthly).

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font partie nulle.

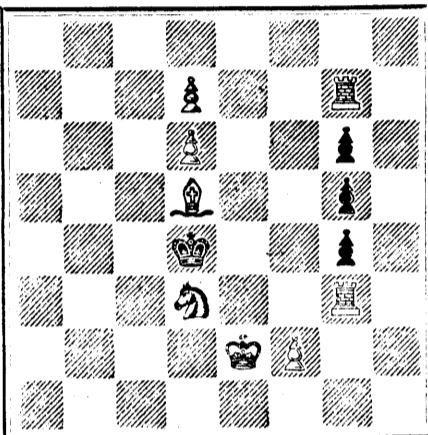
Solution du problème No. 228.

Blancs. Noirs.
1 D 3e R 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

PROBLÈME No. 232.

LETTRE "C."

Composé par Dr C.-C. MOORE. NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 229.

Blancs. Noirs.
1 F 7e D 1 R 4e F (A)
2 D 4e R 2 R 3e D
3 D 4e D, mat. (A)
2 D 4e F D 1 R 4e R
3 D 4e D, mat. 2 R 3e D

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 226

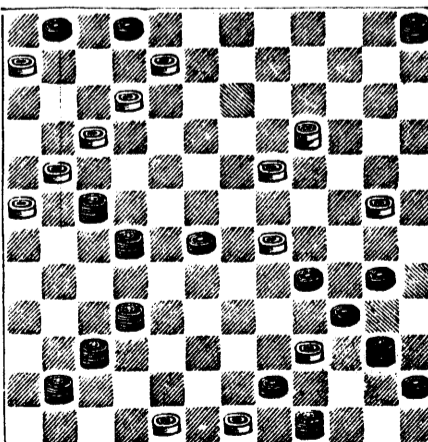
Montréal: — N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis, Québec: — N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

Saint-Hyacinthe: — MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.

PROBLÈME No. 228

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 226

Les Blancs jouent Les Noirs jouent
de de
57 63 28 41
38 33 26 39
63 69 52 63
69 46 et gagnent.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un flurige, un tonique et un altérant; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée a paralysé presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. Le lendemain d'une orgie, une seule cueilliée de thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix: \$1 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada. S. LACHANCE, Pharmacien 646, rue Ste-Catherine Montréal

Décisions judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 14 août 1880.

Table of market prices for various goods including flour, grains, dairy products, and meats. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock such as beef, sheep, and pigs, listing quality and price per unit.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

CHEMIN DE FER Q.M.O. & O. CHANGEMENT D'HEURES. A partir de Mercredi, le 23 JUN 1880, les trains partiront comme suit: MIXTE, MALLR, EXPRESS. Départ de Hochelaga pour Hull, Arrivé à Hull, etc.

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hotel St. Louis, Québec. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

Preleuses Verites. Si vous êtes malade, ou languissant sur un lit de douleurs, prenez courage. Les Amers de Houblon vous guériront. Si vous êtes Ministre, et que de devoirs de pasteur; ou que de soins et l'ouvrage ou si vous êtes simplement souffrante, si vous vous sentez faible et débattue, sans savoir trop pourquoi. Les Amers de Houblon vous guériront. Si vous êtes un homme d'affaires, affaibli par la multiplicité de vos devoirs journaliers; ou un homme de lettres, travaillant la nuit. Les Amers de Houblon vous fortifieront. Si vous êtes jeune, et souffrant de quelque indisposition, ou que vous profitez trop vite, comme il arrive souvent. Les Amers de Houblon vous soulageront. Si vous travaillez dans une boutique, sur une ferme, au pupitre, ou ailleurs, et sentez que votre système a besoin d'être purifié, manquez de vigueur ou requiert un stimulant sans enivrer. Les Amers de Houblon sont ce qu'il vous faut. Si vous êtes vieux, avez le pouls faible, les nerfs agités, et sentez vos facultés s'affaiblir, Les Amers de Houblon vous rendront la Vigueur.

En vente chez tous les droguistes LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE "Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA." à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.20 même par la poste \$1.30 S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

FER BRAVAIS Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Le Fer Bravais for liquide en gouttes concentrées est le seul exempt de tout acide: il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois. Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM. LAVIOLETTE & NELSON.

EXPOSITION AGRICOLLE ET INDUSTRIELLE DE LA PUISSANCE Ouverte au monde entier, aura lieu en la CITÉ DE MONTRÉAL, COMMENÇANT MARDI LE 14 ET SE TERMINANT VENDREDI, 24 SEPTEMBRE 1880 SUR LE TERRAIN DE L'EXPOSITION Avenue Mont-Royal, Mile-End

Pour la liste des prix et blanc d'entrée dans le DEPARTEMENT AGRICOLE, s'adresser à GEORGE LECLERE, écrivain, secrétaire du Comité d'Agriculture, Montréal, ou aux secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté; pour le DEPARTEMENT INDUSTRIEL, à S. C. STEVENSON, écrivain, secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures, à Montréal. Le temps fixé pour recevoir les entrées est comme suit: Animaux, instruments d'agriculture, produits agricoles et de la laiterie, SAMEDI, 4 SEPTEMBRE. Manufactures, beaux arts, ouvrages de dames, etc., SAMEDI, 28 AOUT. Pour plus amples informations, s'adresser aux soussecrétaires. S. C. STEVENSON, Montréal, Secrétaire du Conseil des Arts et Manufactures. GEORGE LECLERE, Montréal, Secrétaire du Conseil d'Agriculture, P.Q.

CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE Soumissions pour matériel roulant On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année: 20 locomotives, 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charriots pour le déblayage de la voie. 2 charriots à neige. 2 charriots en saillie. 50 wagons d'équipe. Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails. Le soumissionneur recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PRÉMIER JOUR de JUILLET prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE. Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales-avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU, Nassau, N.-Y.

Chemin de Fer du Pacifique Canadien Soumissions pour matériel roulant Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

NOUVEAU PROCÉDÉ. PHOTO-ELECTROTYPE La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché. ESSAYEZ-LE!

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâ, tisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

AVIS!

The Scientific Canadian AND PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes. TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTASIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES. THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIETAIRE ET EDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)